

PRIX

de la Pension de

Mlle Moulié.

LE

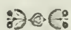
TOUR DE FRANCE

OU

ANTOINE ET JOSEPH.



PARIS. IMPRIMÉ PAR BÉTHUNE ET PLON.





Delarue del. Danois sculp.

La pauvre mere pleurait, embrassait son fils, le quittait et le reprenait encore.

Le
Tour de France
ou
ANTOINE et JOSEPH

Paris.
Langlois & Leclercq, Éditeurs,
Rue de la Harpe, 81.
1842

LE

TOUR DE FRANCE

OU

ANTOINE ET JOSEPH.



PARIS.

LANGLOIS ET LECLERQ, ÉDITEURS,

RUE DE LA HARPE, 81.

—

1841.

LE
TOUR DE FRANCE
OU
ANTOINE ET JOSEPH.

CHAPITRE Ier.

—

LE TOUR DE FRANCE.

Le 1er mai 1831, à sept heures du soir, une pauvre famille de pauvres gens était rassemblée dans une salle basse qui était l'arrière-boutique d'un serrurier ; elle lui servait aussi de salon, de salle à manger et de chambre à coucher. Quatre personnes étaient assises autour d'une table sur laquelle était posé un calel, la lampe

du pauvre dans le Languedoc, une sorte de coquille à trois becs, avec une grande tringle de fer qui se dresse debout à l'un des côtés, et qui, grâce à la courbure qui la termine, sert à la suspendre soit à une ficelle attachée au plafond par un clou, soit à la barre de fer qui règne d'ordinaire le long du manteau de la cheminée. Ces quatre personnes étaient silencieuses, et l'une d'elles, la plus âgée, interrompait de temps à autre la reprise qu'elle faisait à un pantalon de gros drap, pour essuyer, avec le coin de son mouchoir à carreau qu'elle tirait à moitié de sa poche, une larme qu'elle n'arrêtait pas toujours assez tôt pour l'empêcher de tomber sur ses mains. Deux jeunes filles, l'une pouvait bien avoir dix-sept ans, l'autre douze, travaillaient à côté de leur mère. La plus jeune tricotait et achevait une paire de bas d'une sorte de laine jaune qu'on appelle étame dans l'Albigeois, car c'est à Albi que notre scène se passe. Une paire de bas d'étame pour un ouvrier, c'est un grand luxe; car l'étame est une espèce de poil doux, luisant, chaud et moelleux comme le cachemire. L'aînée ourlait des mouchoirs de poche en cotonnade bleue et de temps à autre quittait son ouvrage pour surveiller un pot où

bouillait un morceau de mouton, deux cuisses d'oie conservées dans de la graisse, un peu de lard et des choux. A deux pas de la table, sur une huche à serrer le pain, sorte de grand coffre qui s'ouvre par un couvercle comme une malle; sur cette huche était une longue corbeille comme celle dont les pâtissiers se servent pour transporter leurs gâteaux. Cette corbeille était intérieurement recouverte d'une serviette de toile blanche, et sur la toile était répandue une épaisse bouillie qui était devenue ferme en refroidissant; à côté était une petite provision de sain-doux et une soucoupe avec une demi-livre de cassonnade brune. Tout-à-fait au coin de la huche, la pâle lueur du calel faisait reluire le goulot de deux bouteilles de vin. Il y avait fête assurément dans la maison. L'ordinaire d'un pauvre serrurier d'Albi ne se composait pas habituellement d'un si magnifique repas; les cuisses d'oie, le lard, le mouton étaient du superflu; le millas (1), c'est le nom de la bouil-

(1) Qu'on nous permette, à propos de cette nourriture du peuple de Languedoc, de raconter une anecdote dont nous pouvons garantir l'authenticité. Lorsque M. le comte de Provence, trente ans après Louis XVIII, parcourait le Languedoc, il demanda à goûter ce mil-

lie faite d'eau et de farine de maïs, était bien un mets de tous les jours ; mais on ne le faisait pas souvent frire dans le sain-doux, et ce n'était qu'à son mariage et au baptême de ses enfants que le père Kairuel avait osé la saupoudrer d'un peu de cassonade. Ce soir-là aussi le pain blanc avait remplacé la *tougno*, pain in-

las dont il avait tant entendu parler comme étant l'aliment du peuple. La personne chez laquelle il logeait en fit préparer sur-le-champ ; mais, au lieu de délayer la grosse farine avec un peu d'eau et de sel, comme les paysans, on la fit bluter pour en extraire la fleur, c'est-à-dire la partie la plus fine; on la méla avec du lait, on la fit cuire ainsi. Puis, lorsqu'elle fut refroidie et ferme, on la coupa par petites tranches, on la fit frire, on la présenta au prince toute saupoudrée de sucre. Le comte de Provence, ravi de ce mets qui, ainsi préparé, est excellent, ne put s'empêcher de dire : « Mais les gens de ce pays-ci sont fort heureux. » Cette petite histoire n'est-elle pas une leçon vivante de la manière dont les grands apprennent la vérité sur le sort du peuple? La vérité leur arrive toujours comme le millas du pauvre, déguisée, parée, toute faite de lait et de sucre. Le comte de Provence eut-il tort de dire que cet aliment était excellent et le pauvre bien heureux de l'avoir? Celui qui eut tort ce fut la personne qui le lui servit ainsi. Vous voyez, enfants, jusqu'où va près des grands la flatterie et le mensonge ; ils envahissent jusqu'à la cuisine.

sipide, lourd et sans levain, auprès duquel le pain de munition est délicat. Sans doute, il y avait fête, mais alors pourquoi la tristesse silencieuse et profonde de la mère Marguerite, la femme de Kairuel, et l'attention inquiète et sérieuse de ses deux filles Mariette et Rosine? Que faisait là aussi ce jeune garçon de treize à quatorze ans, le coude appuyé sur la table, les yeux en l'air, étincelants, inquiets et paraissant, pour ainsi dire, regarder au delà des murs de la salle basse, au delà du moment où il se trouvait, comme quelqu'un qui voit en imagination l'endroit où il sera le lendemain et ce qu'il y fera? Vous allez l'apprendre, car voici le père Kairuel qui entre : tous les regards se portent sur lui, il entre; il pose son chapeau sur une chaise, et dit d'un ton d'humeur et de tristesse :

— Allons, vous autres, ça ne sera pas encore pour demain.

— Quoi! s'écria Antoine en se levant et d'un ton chagrin; quoi! mon père, je ne partirai pas demain?

— Non, mon garçon, dit le père Kairuel, il faut encore attendre.

— Béni soit Dieu! dit Marguerite en em-

brassant son fils, c'est un bonheur que je n'espérais plus. Pécaïré (1), il n'a pas encore quatorze ans ce pauvre Antoine, et lui faire déjà commencer son tour de France, ça me faisait frémir.

La bonne Marguerite était tout en joie, mais Kairuel était demeuré soucieux. Marguerite avait toute l'imprévoyance d'un cœur de mère, elle avait dû se séparer de son fils et elle le gardait; c'était assez pour être heureuse, elle ne pensait pas à autre chose. Le père Kairuel, au contraire, regrettait de voir retarder l'exécution d'une chose qui lui avait coûté, à lui, tant de peine; à sa femme tant de larmes. Un mois ou une semaine plus tard il fallait qu'Antoine partît, et ce seraient encore de nouveaux combats et de nouveaux chagrins; c'était une douleur

(1) *Pécaïré*, mot gascon délicieux, qui ne peut se traduire à ce moment que par celui-ci : Pauvre enfant! et qui s'applique à toutes choses, à la vieillesse, à l'infirmité, toujours avec un sentiment de douce pitié, et en se modifiant selon l'objet ou la personne à laquelle on l'applique. *Pécaïré* se dit d'un petit oiseau qui souffre, d'un vieillard qui pleure, d'un enfant qui meurt, d'un père qui voit mourir son enfant, d'un agneau qu'on mène au boucher. La langue française devrait prendre ce mot.

à recommencer : il le sentait, mais il n'osait rien dire pour troubler la joie confiante de sa femme. Ce fut Antoine qui, le premier, rompit le silence ; sa jeunesse lui donnait envie de courir le monde à ses risques et périls, mais son amour et son respect pour sa mère l'empêchaient de témoigner la vive contrariété qu'il éprouvait en voyant retarder son départ.

— Pourquoi donc, mon père, ne puis-je pas partir? dit-il simplement.

— Parce que M. Dutan m'a manqué de parole; il devait me remettre ce soir soixante francs d'un travail que j'ai fait pour lui : ces soixante francs, avec un louis d'or que ta mère garde depuis deux ans, sont la seule avance que je possède, et c'est tout ce que je devais te donner pour ton tour de France; tu vois bien qu'il n'y a pas moyen de partir.

— Mon père, dit Antoine, un louis, c'est plus qu'il ne m'en faut pour aller à Toulouse; là je trouverai de l'ouvrage, et je ferai des économies pour continuer ma route.

— Tu es donc bien pressé? dit Marguerite avec un si doux accent de reproche, qu'Antoine se repentit presque de ce qu'il venait de dire.

— Non, ma mère, répondit-il, mais puisque c'était décidé...

— Il a raison, dit le serrurier, puisque c'était décidé, il valait mieux que ça se fît tout de suite; mais le bon Dieu ne l'a pas voulu, il n'y a rien à dire.

— Et qu'allons-nous faire du souper? dit Mariette, dont les idées d'économie ne comprenaient pas que, puisque le voyage manquait, le souper dût avoir lieu.

— Il faut le tenir prêt, dit le père Kairuel; ne sais-tu pas que M. le curé de Sainte-Cécile nous fait la faveur de venir souper ce soir avec nous pour bénir notre garçon; car il aime Antoine de cœur : c'est lui qui lui a appris à lire, à écrire et à compter, il ne faut pas moins fêter ce digne homme; allons, laissez là votre ouvrage, ce n'est plus si pressé.

On obéit: on se mit en devoir de préparer la table, on la couvrit d'une nappe de toile grise, on essuya les deux bancs qui étaient de chaque côté, et Rosine alla chercher dans un coin quelques sarments pour faire un feu clair et brillant pour la friture. Les assiettes de faïence, les cuillères et les fourchettes d'étain, tout fut bientôt disposé; on posa un verre

et un couteau devant le plat du curé. Chacun des autres membres de la famille avait son gobelet d'étain, portait son couteau dans sa poche. Bientôt un coup frappé à la porte annonça l'arrivée du curé. Mariette prit le calel, alla ouvrir à M. Dabin, et revint avec lui dans la chambre; il regarda autour de lui les apprêts extraordinaires qu'on avait faits pour ce grand jour.

— Ce n'est pas pour moi, je pense, Marguerite, que vous avez fait tout cela?

— Il faut vous l'avouer, monsieur le curé, il y a eu un peu pour ce pauvre Antoine; ce devait être aujourd'hui le dernier souper qu'il faisait à la maison. Il y a assez de privations qui l'attendent; il mangera plus d'une fois du pain tout sec et boira assez souvent de l'eau, pour qu'il soit juste de le régaler un peu : mais, grâce au ciel, ce n'est pas encore pour demain, et ça servira à fêter son séjour et l'honneur de votre visite, monsieur le curé.

— Comment, dit M. Dabin, Antoine ne part pas? auriez-vous changé de résolution, Kairuel?

Le serrurier expliqua au curé ce qui s'opposait au départ d'Antoine; le curé répondit aussitôt :

— Si c'est cela qui vous embarrasse, n'en prenez point de souci; demain matin passez chez moi en vous mettant en route, je vous avancerai ces soixante francs.

— Ah! merci bien! s'écria vivement Antoine.

— Je crains de vous être à charge, dit timidement le père Kairuel; vous êtes si bon, vous dépouiller pour le pauvre: ce n'est pas que je ne veuille vous rendre cet argent; parce que M. Dutan est une bonne paye, quoiqu'il m'ait fait attendre.....

— Que cela ne vous embarrasse pas, dit le curé. J'attendrai tant qu'il plaira à M. Dutan.

— Oh! vous me rendez là un vrai service, dit Kairuel; je vous remercie, monsieur le curé, je vous remercie. Allons, vous autres, dit-il à ses filles qui entraient dans la salle basse, dépêchez-vous, M. le curé nous prête les soixante francs dont nous avons besoin. Hé bien, femme! tu ne remercies pas M. Dabin?

— M. le curé... M. le curé est... bien bon, dit Marguerite d'une voix étouffée; puis elle se détourna pour essuyer les grosses larmes qui lui venaient aux yeux: elle sentait bien que le

curé et son mari avaient raison ; mais elle n'avait pas le courage d'être reconnaissante, la pauvre mère ne voyait que le départ de son fils.

Le père Kairuel se mêla de la cuisine ; et M. Dabin, qui avait vu l'émotion de Marguerite, s'approcha d'elle :

— Allons, allons, Marguerite, soyez raisonnable, vous savez bien que c'est nécessaire : voyez, votre mari a plus de courage que vous.

— Ah! répondit la mère en laissant couler ses larmes, mon mari est un homme; un homme, ça aime ses enfants : mais il n'y a qu'une mère, voyez-vous, monsieur le curé, qui sache ce que c'est que de les perdre.

— Mais votre fils n'est pas perdu pour vous, Marguerite ; dans quelques années vous le reverrez, quand il sera un homme qui vous fera honneur : allons, calmez-vous.

— Oh ! monsieur le curé, vous prierez le bon Dieu pour lui, n'est-ce pas ? dit Marguerite en joignant les mains, je le prierai aussi tous les jours.

— Et Dieu le protégera, dit le curé, Dieu le protégera s'il est honnête homme.

— Et il le sera, dit avec force Kairuel en

frappant sur l'épaule d'Antoine ; pas vrai, Antoine, que tu ne feras jamais rougir ton père ni pleurer ta mère ? T'es pas riche, mais tu sais lire et écrire ; c'est une fortune : c'est M. Dabin qui te l'a donnée, tu ne l'en feras pas repentir.

— Non, mon père ! dit Antoine avec émotion.

Puis, voyant sa mère dans un coin, il s'approcha d'elle, et ils s'embrassèrent long-temps sans rien dire.

— Allons, allons, dit Kairuel d'un ton qu'il voulait rendre joyeux, le souper est prêt, à table, vous autres !

CHAPITRE II.

LA BÉNÉDICTION. — LE DÉPART.

On se mit à table ; d'abord Antoine, tout ému de la douleur de sa mère, ne put pas manger, mais bientôt l'appétit de la jeunesse l'emporta. Les deux sœurs affriandées par un repas si excellent, dotées aussi par la jeunesse

de cette insouciance qui ne voit que du bonheur dans la liberté et le hasard, les deux sœurs firent comme lui ; le bon curé ne refusait rien pour ne pas troubler le bonheur que ces pauvres gens avaient à le fêter. Kairuel mangeait tant qu'il pouvait pour se donner un air dégagé et fort. Mais la pauvre Marguerite ne touchait à rien du tout, ses larmes lui retombaient sur le cœur ; tout le monde était silencieux : tout magnifique qu'était le repas, il fut bientôt fini ; et alors le curé, prenant la parole, dit à Antoine :

— Maintenant, mon garçon, il faut que je te fasse mon petit présent.

— Qu'est-ce donc ? dit Antoine.

— Monsieur le curé, reprit Kairuel en rougissant, Antoine n'a besoin de rien, je ne peux pas accepter; vous êtes trop généreux.

— Oh ! dit M. Dabin en souriant, c'est bien peu de chose ; tiens, Antoine, ajouta-t-il en tirant un petit paquet enveloppé de papier et un livre de la poche de sa soutane : voici d'abord une montre.

— Une montre, s'écria toute la famille, une montre d'argent ; c'est trop..... c'est trop.

— Laissez, laissez, dit M. Dabin, ce n'est

pas trop, mais ce sera assez si elle lui est utile comme je le veux; avec cette montre Antoine réglera mieux son temps, celui de sa route, celui de son travail, et, en voyant cette aiguille qui va toujours devant elle sans jamais retourner en arrière, il comprendra que le temps perdu ne se rattrape jamais. Le temps, c'est le patrimoine que Dieu a donné au pauvre; et pour l'homme laborieux, il est plus riche que vous ne croyez. Je veux vous en donner une preuve. Le chancelier d'Aguesseau dînait à midi précis, et quand midi sonnait il descendait toujours dans la salle à manger. Sa femme, qui n'était pas si exacte, le faisait toujours aussi attendre de cinq à dix minutes. Le chancelier, s'apercevant de ce retard habituel, voulut l'employer à quelque chose; il fit mettre du papier et des plumes dans la salle à manger, et tous les jours il écrivait quelque chose en attendant sa femme. Eh bien! au bout de dix ans, avec ces dix minutes de tous les jours qu'un autre aurait perdues à ne rien faire, il composa un des plus beaux livres qu'il ait faits et qui eût demandé un an de travail à un autre. Vous le voyez, il gagna un an de travail sur sa vie.

Peut-être les bonnes gens qui écoutaient le curé ne comprirent-ils pas toute la portée de cette anecdote ; mais nos jeunes lecteurs, qui ont déjà idée de ce que c'est qu'un travail de l'esprit, en verront le résultat, et y réfléchiront.

Cependant M. Dabin avait remis la montre à Antoine, qui, malgré sa joie, n'avait pas osé la mettre dans son gousset. Le curé prit alors son livre, et ajouta :

— Ceci, Antoine, est une géographie de Gutrie, pour la France : elle t'apprendra ce que tu ne pourrais voir par toi-même. Elle te dira la population, l'importance, la situation des villes que tu vas parcourir. C'est à toi à te donner et t'apprendre toi-même tout ce qui manque à ce livre; tu y verras que tous les pays que tu vas parcourir sont une partie de la France, que chaque département y est divisé par arrondissements, par cantons et par communes. Mais ce que tu apprendras tout seul, c'est combien les Français du Midi diffèrent des Français du Nord, ceux de la Bretagne de ceux de l'Alsace, les Normands des Provençaux, tant par le langage, par le costume et les habitudes que par l'esprit et le caractère. Étudie tout cela, Antoine; tu es

ouvrier, mais tu peux devenir négociant, tu peux aller plus haut encore. Nous vivons à une époque et dans une nation où il n'y a plus de portes fermées pour personne ; de l'honnêteté et du travail, voilà tout ce qu'il faut pour réussir et, à quelque condition que tu arrives, ce que tu auras appris te sera utile. Si tu deviens maître, tu sauras comment il faudra traiter les compagnons de tous les pays qui travailleront chez toi, car chaque pays a son caratère et ses coutumes. Si tu arrives à être négociant, tu sauras quelles sont les productions de chaque climat, les industries de chaque contrée, tu sauras ce qu'on peut leur demander et ce qui leur manque. Je ne t'en dis pas davantage; il y a aussi un grand bonheur à savoir l'histoire particulière de chaque ville, celle des hommes célèbres qui y sont nés et les grandes choses qui s'y sont passées : mais ton goût décidera de cette étude. Va, mon enfant, sois honnête homme, et que Dieu te conduise !

Peut-être, en faisant ainsi parler M. Dabin, avons-nous fait plutôt le prospectus de ce que nous voulons faire nous-même pour nos jeunes lecteurs, que nous n'avons rapporté fidèlement les paroles du curé ; mais on nous pardonnera

d'avoir emprunté à un homme vertueux l'autorité de ses paroles pour persuader nos jeunes amis de la nécessité du tableau que nous leur présenterons dans une suite non interrompue de contes instructifs. Si nous n'avons pas choisi pour faire ce tableau le voyage de quelque jeune élégant avec son gouverneur, c'est que nous voulons faire connaître à nos enfants les différences qui distinguent chaque province, et que ces différences ne sont pas dans le monde riche, où les mœurs sont à peu près partout les mêmes, mais dans le peuple, qui a conservé des fractions plus saillantes de ses diverses origines et de ses coutumes d'autrefois.

Cependant M. Dabin s'était retiré. Marguerite envoya coucher son fils, qui devait partir le lendemain de grand matin; puis avec ses filles elle reprit son ouvrage, et toutes trois travaillèrent jusqu'au jour pour compléter le trousseau d'Antoine. Le père Kairuel ne se coucha pas non plus; ce n'est pas qu'il eût quelque chose à faire dans ces travaux d'aiguille, mais il lui semblait, à ce brave homme, qu'il ne devait pas dormir quand sa femme et ses filles travaillaient toute la nuit. On se parla

peu durant toutes ces longues heures, chacun s'entretenait de ses pensées. Le père voyait son fils parcourir la France en bon ouvrier, gagnant honnêtement de l'argent et de l'instruction; Marguerite ne songeait qu'au jour où il reviendrait riche ou pauvre, et ses sœurs voyaient déjà le joli cadeau qu'il leur rapporterait de son tour de France.

Le jour parut. Antoine s'éveilla tout seul, son paquet était fait, tout était prêt depuis une heure. On sortit et l'on se rendit chez le curé, il n'était pas levé et on alla l'éveiller. En l'attendant, toute la famille entra dans l'église de Sainte-Cécile, à laquelle tenait la maison de M. Dabin, et tous s'agenouillèrent devant l'image de la sainte patronne d'Albi.

Oh! l'église de Sainte-Cécile est une magnifique chose! ses arceaux gothiques se perdent au ciel, les teintes rouge de brique qui percent les couleurs dont on l'a revêtue l'illuminent comme les reflets du soleil. Le chœur a l'air de l'ouvrage des fées, tant il est travaillé; ce sont des milliers de statues, de fleurs, de rosaces, de colonnes. C'est un ouvrage brodé en pierre et en bois. Que de fois, enfant, tout petit enfant que j'étais, j'ai échappé à ma bonne

pour grimper dans les combles de l'église, courir sur les corniches, me glisser dans quelque lucarne perdue dans la courbure de ces arceaux; et quand alors l'orgue magnifique de l'église de Sainte-Cécile, la patronne des musiciens, se mettait à chanter ou à mugir, et que les voix de milliers de chrétiens à genoux sur le pavé se mêlaient au chant de l'orgue, que de fois alors, tout enfant que j'étais, je me suis mis à pleurer tout seul, à m'oublier, à rêver que j'étais un ange, à demander à Dieu de me prendre tout de suite! Je demeurais là immobile, rêveur, jusqu'à ce que ma bonne arrivât et me ramenât aux tristes pensées de la terre en me donnant quelques tapes et en me promettant le fouet; car c'est une des manies des gens du Midi, si ce n'est dans les plus hautes classes, de corriger par les coups, du moins de mon temps.

Donc toute la famille était en prières quand M. Dabin arriva; chacun le vit sans se déranger, et l'on ne se leva que lorsque la prière fut faite. Alors M. Dabin s'approcha.

— Hé bien, mon enfant, es-tu content de toi?

— Oui, monsieur le curé.

— Eh bien ! pars : voici les soixante francs que tu attends.

Plus tard Antoine écrivit qu'il y en avait cent dans le rouleau.

— Bénissez mon enfant, s'écria Marguerite, bénissez-le, je vous en prie !

Antoine se mit à genoux, et le saint prêtre, tendant les mains sur lui, prononça une courte prière ; le pauvre serrurier et sa femme, ne pouvant s'empêcher d'imiter le bon prêtre, s'écrièrent en sanglotant :

— Nous te bénissons aussi, Antoine, nous te bénissons.

Les deux sœurs étaient aussi à genoux : tout le monde pleurait.

Il fallut partir. Marguerite et ses filles accompagnèrent Antoine avec son père. En passant sur la place du Vigan, le jeune compagnon ne put s'empêcher de tourner la tête du côté de la rue où était sa maison.

— Tu y reviendras, lui dit Marguerite en l'embrassant.

— Oui, lui dit Antoine, oui, ma mère.

On traverse le Lude. Vous, mes jeunes amis, qui savez un peu de latin, vous comprenez déjà ce que veut dire le Lude : le Lude vient de *ludere*,

jouer; en cette promenade était l'endroit où les Romains avaient autrefois établi leurs jeux, *ludi*, et dans notre beau pays les souvenirs de Rome vivent à chaque pas. Au bout de la promenade Marguerite et ses filles quittèrent Antoine comme cela était décidé. La pauvre mère pleurait, embrassait son fils, le quittait et le reprenait pour l'embrasser.

— Tu nous écriras souvent, écris-nous souvent.

Antoine promettait en pleurant aussi, enfin le père Kairuel s'interposa et emmena son fils; il le conduisit jusqu'à une lieue de la ville, et le tour de France commença.

CHAPITRE III.

LA LEÇON.

Le premier jour de marche d'Antoine ne le mena pas loin; il s'arrêta à Gaillot, à cinq lieues d'Albi; mais le lendemain il fit un effort et arriva à Toulouse. Il se rendit d'abord chez la mère des serruriers. La mère des serruriers est

une femme chargée de procurer aux compagnons qui voyagent des places dans les boutiques de la ville, et elle reçoit une rétributiou pour cela. Antoine y trouva des compagnons qui avaient travaillé chez son père; et l'un d'eux l'emmena chez le père Rossignol, où il le fit recevoir moyennant sa nourriture. Ce compagnon s'appelait Joseph Sabatier. C'était un gros garçon très-actif, mais qui ne réussissait guère en ce qu'il faisait. Il savait qu'Antoine était un ouvrier adroit, quoiqu'il fût bien jeune, et comptait sur lui pour cacher sa maladresse à son maître. Celui-ci, qui était un homme sévère, dit à Antoine : — C'est demain dimanche, va voir la ville, si tu es curieux, et donne-t'en pour long-temps parce qu'il n'y aura pas de dimanche d'ici à un mois; l'ouvrage presse, et il faut travailler. Antoine profita de la permission. Il trouva que Toulouse était une ville qui méritait la grande renommée qu'elle a dans le pays : car Toulouse a été une capitale; elle était le séjour des comtes du Languedoc, qui ont été indépendants des rois de France jusqu'en 1229. Toulouse a eu de tout temps une université non moins fameuse que celle de Paris : on l'appelait autrefois Toulouse-

la-Savante ; et cette renommée ; ce respect qu'elle inspire aux Languedociens vivent encore dans le pays, bien qu'elle soit descendue de son rang de capitale à n'être plus que le chef-lieu d'un département. Le fils du père Rossignol se chargea de conduire Antoine par la ville, et le mena voir d'abord le Capitole. Ce monument, ou plutôt le nom de ce monument, flatte infiniment la vanité de Toulouse ; il lui rappelle son origine romaine et le rang qu'elle occupait lorsque la Gaule était sous la domination de Rome. Mais tout cela est pure fatuité. Allons, enfants, faisons un peu de science, ce sera toujours autant d'appris.

Les anciens magistrats de Toulouse s'appelaient capitouls, et ce nom leur venait du Capitole qui était à Toulouse. Malheureusement aucun manuscrit ancien, aucun livre ne parle de ce Capitole (Capitolium), mais tous parlent du chapitre (capitulum), ou conseil de la ville, d'où les membres tiraient leurs noms de capitouls. Le seul monument romain qui existât à Toulouse était le *château narbonnais*, demeure des comtes. Ce château fut brûlé en 1356, reconstruit quelque temps après, puis définitivement détruit dans le commencement du sei-

zième siècle. Long-temps après, et sous Louis XIII, on construisit à la place le monument qu'on y voit, et qu'on appelle pompeusement Capitole. Ainsi les capitouls ne portaient pas ce nom parce qu'il y avait un Capitole à Toulouse; mais il y a un Capitole parce qu'il y avait des capitouls (capitulenses), membres du chapitre. Ce monument renferme l'hôtel-de-ville, les salles d'audience des tribunaux et la salle de spectacle. C'est là aussi que se tiennent les assemblées des Jeux-Floraux. Ces jeux furent fondés par sept bourgeois de la ville, et non point par Clémence Isaure. Cette dame ne fit que doter cette académie, la plus ancienne de France, d'un revenu considérable. On y distribue tous les ans quatre fleurs en or et en argent aux meilleurs morceaux de prose et de vers qui y sont envoyés. Cette distribution a lieu dans la salle des Illustres, ainsi nommée parce qu'elle renferme les bustes de tous les hommes célèbres du pays. Les Toulousains vous conduisent d'abord au Capitole, monument assez médiocre, et ils oublient qu'ils possèdent de curieux chefs-d'œuvre d'architecture. Et d'abord l'église Saint-Sernin surmontée d'une tour qui se rétrécit d'étage en étage à une hauteur pro-

digieuse, et dédiée au premier évêque chrétien de cette ville. Puis le cloître où l'on a établi le Musée, et qui a servi de modèle à la fameuse décoration du troisième acte de *Robert-le-Diable*. Puis Saint-Étienne, fondé par le comte Raymond VI, détruit et relevé plusieurs fois, et enfin reconstruit par le cardinal de Joyeuse vers l'an 1630. Antoine admira aussi la place La Fayette, construite sur l'emplacement des anciens remparts; car Toulouse était une ville forte qui a subi bien des siéges, et qui, en 1814, soutint le dernier effort de la France contre les Anglais en faveur de Napoléon. Antoine demanda à son compagnon de le conduire dans les caves des morts dont son père lui avait parlé; mais elles n'existent plus depuis la révolution de 1789. Dans ces caves, qui dépendaient des couvents des Jacobins et des Cordeliers, on mettait les morts avec leurs habillements, et ils s'y conservaient plusieurs siècles de suite. Pour que ceci ne vous étonne pas, il faut vous dire que les terrains où elles étaient pratiquées étaient formés d'une chaux éteinte qui desséchait les cadavres et prévenait les putréfactions. En 89 on y voyait encore la belle Paule dans ses ha-

bits d'or et de soie. Cette femme avait été si belle, qu'on lui avait ordonné, par arrêt du parlement, de paraître deux fois par semaine en public pour que le peuple pût l'admirer. Antoine parcourut ainsi la ville, admirant les belles églises dont elle est parsemée. Il vit l'arsenal, qui était encore bien riche, et enfin il se rendit au Cours pour y voir la promenade. Il passa le pont qui traverse la Garonne, au bout duquel s'élève une porte qui en ferme l'entrée. Puis il vit le Château-d'Eau, qui distribue l'eau à toutes les fontaines et aux maisons de la ville, et de l'eau toute filtrée, vraiment ! Il y a de quoi faire rougir Paris avec ses eaux sales et puantes. Une fois arrivé sur le Cours, il entendit chanter avec de grands cris, et vit que c'était une farandole. La farandole est une chose bien joyeuse et bien horrible. Lorsque le peuple du Midi est en joie, il entonne une de ses gracieuses chansons. Quelques centaines d'hommes et de femmes commencent en chantant et en dansant; ils parcourent ainsi les promenades et les rues, appelant tous ceux qui passent; beaucoup se mêlent aux premiers, et la farandole continue ainsi, allant par tous les quartiers, se grossissant d'a-

bord de tous les oisifs, puis des travailleurs eux-mêmes; peu à peu cette danse et le chant animent tout le monde; on descend des maisons, les enfants, les femmes, les vieillards, les jeunes filles, quelquefois les gens du plus grand monde; on court toujours, et toujours en dansant et en chantant; alors chacun s'émeut et se lève, on répond des fenêtres, la marche s'accélère, les chansons deviennent plus vives, enfin c'est toute la ville qui chante, qui danse, qui court par les rues. C'est là la joyeuse farandole. Mais quand le peuple est de mauvaise humeur, il entonne quelque sauvage chanson, et parcourt la ville en répétant des cris de mort et de sang; il s'anime pour le crime comme pour la joie; il entraîne de même la ville dans sa course et dans ses chants, et alors malheur à celui qu'il croit son ennemi, il le déchire et le traîne par les ruisseaux. C'est après une farandole qu'on assassina en 1815 le général Ramel. Antoine, qui en avait vu à Albi, la laissa passer, et fit une partie de mail avec son compagnon. Je crois vous avoir dit ailleurs ce que c'est que le jeu du mail. Enfin lassé de toute cette journée, il rentra chez son maître.

Maintenant que le voilà bien établi à Tou-

louse, il faut vous raconter la vie qu'il y mena, et l'événement qui l'en fit sortir.

Selon l'usage des ouvriers de tous pays, Antoine se levait avec le jour; il se régalait d'un morceau de pain et commençait son travail : il s'entendait à merveille avec Joseph ; celui-ci, grand et fort, prenait l'ouvrage d'Antoine lorsqu'il fallait commencer sur l'enclume une ferrure grossière, une barre de porte charretière, un croc à salaisons, comme il s'en trouve dans presque toutes nos maisons du Midi où l'on tue un cochon par an, ou bien lorsqu'il fallait forger les énormes chenets de nos cuisines, au bout desquels se dresse, au lieu d'une pomme de cuivre, une haute branche de fer toute garnie de petites plaques recourbées pour recevoir la broche, que tourne le chien de la maison, portant en outre à l'extrémité une espèce de large coupe de métal où l'on pose tous les petits ustensiles de ménage. A son tour Antoine faisait l'ouvrage de Joseph lorsqu'on avait demandé au maître une clef de secrétaire polie et délicate, ou la ferrure soignée d'un rouet pour quelque vieille dame qui passe son temps à filer de belles laines pour broder des tapisseries au petit point. Sauf quel-

ques jurements par ci, quelques taloches par là, et la disparition de son souper, que le fils Rossignol s'attribuait quelquefois en supplément du sien, Antoine vivait assez heureux. Comme il était propre et poli, et qu'il savait compter, on l'envoyait remettre les ouvrages commandés chez les pratiques, et il en recevait toujours quelque pourboire qu'il ne mangeait pas toujours en raisiné. Il avait près de six louis bien comptés, et des louis de vingt-quatre francs, car il ne faut pas parler aux ouvriers du Midi de nos louis de vingt francs. Je crois qu'ils aimera'ent mieux avoir cinq cents francs en louis de vingt-quatre francs, que six cents en louis de vingt francs ; c'est leur vieille manière de compter leur vieille monnaie, et ils n'en changeront pas de long-temps.

Un jour qu'il travaillait dans la boutique avec Joseph, et que leur maître était malade, arrive un domestique qui vient demander un habile serrurier pour ouvrir un coffre dont les clefs avaient été perdues. Le maître charge Joseph de s'y rendre ; mais, réflechissant qu'il y aura peut être quelque secret à découvrir, il dit à Antoine de l'accompagner. Ils arrivent à une lieue de la ville, dans une maison d'assez belle ap-

parence; c'était celle d'un monsieur mort la veille. Dans une grande chambre, où il y avait cinq où six personnes assemblées, ils trouvèrent un coffre scellé au mur, et garni partout de larges bandes de fer. — Ah! disait l'un des héritiers, c'est dommage que ce pauvre M. Villon n'aimât pas la société des gens d'esprit qui entendaient l'emploi de l'argent, car c'était un homme excellent, rangé et économe. — Sans doute, ajouta une vieille dame, il avait bien quelques défauts, celui, par exemple, de ne pas être assez pieux; il ne donnait presque point aux pauvres, mais il était si économe pour lui-même qu'on peut le lui pardonner. — Eh! reprit un troisième, sans cette qualité il eût été ruiné; car ses voisins le mangeaient de tous côtés. Je n'ai jamais pu lui persuader de faire un procès; mais il était si économe qu'il réparait ainsi les pertes qu'il faisait par sa négligence. — Quant à moi, dit un gros collatéral, je trouve qu'il n'avait pas grand mérite à être économe, car il n'aimait rien que l'or, et jamais il ne se régalait ni d'une bonne bouteille de blanquette de Limoux, ni d'un foie de canard aux truffes. Jamais il ne faisait sa partie de piquet, ce qui est le charme de la vie. Au

milieu de tous ces gens était un héritier sournois qui semblait rire en dessous. Enfin on ordonna aux deux serruriers d'ouvrir le coffre; il résista à toutes les tentatives qu'on fit pour en forcer la serrure. Et à chaque fois le gros collatéral de s'écrier : — Oh ! oh ! le bonhomme tenait ses écus serrés! Alors Joseph, impatienté, prit un levier de fer, et, se servant de sa force de taureau, il eut bientôt fait sauter le coffre par morceaux. Tous les héritiers étaient autour, s'attendant à voir s'échapper des monceaux d'argent ; mais lorsque le coffre fut tout-à-fait ouvert, il ne virent ni écus ni lingots, mais seulement un coffre plus petit et d'un travail précieux. D'abord ils demeurèrent stupéfaits ; mais l'un d'eux s'écria: — Ah ! le vieil avare avait converti sa fortune en or, et ce coffre en est assurément plein. — C'est juste ! s'écrièrent les cohéritiers, c'est de l'or que nous allons trouver. — Voyons, brisez ce coffre. — Prenez garde, ce coffre est très-précieux, et c'est perdre une grande valeur que de le briser. — Bah ! bah ! il s'agit bien de quelques sous de plus ou de moins, quand il s'agit de trouver des millions. Allons ! travaille un peu, toi. Joseph se mit à l'ouvrage, mais ni mar-

teau ni levier n'y pouvaient rien, et on ne faisait que gâter les incrustations du coffre sans le briser. — Allons, dit la dame, essayez de l'ouvrir. Antoine s'approcha, chercha de tous côtés sans pouvoir trouver la serrure qui fermait ce coffre. Enfin il remarqua une petite figure de cuivre qui ornait un des coins ; l'œil de cette petite figure était fait d'une pointe d'acier avec une raie au milieu : il la compara aux figures des autres coins ; elles étaient toutes semblables, à l'exception de la petite raie. Il jugea que c'était une vis ; il essaya de la défaire avec un instrument très-délicat : il y réussit, et la tête de cette figure, qui représentait un serpent, se dérangea. Après ce secret, il en fallut découvrir un autre ; enfin, après deux heures de patience et d'adresse, on découvrit le coffre, et encore cette fois on ne trouva rien qu'un coffre encore plus petit. Pendant toute l'opération, les héritiers n'avaient fait que parler des sommes immenses qu'ils allaient trouver. Ils demeurèrent confondus à l'aspect du coffre vide. Mais le premier héritier, qui était un homme à spéculations, et qui ne se décourageait pas facilement, s'écria de nouveau : — Ah! c'est indigne, notre parent

avait réduit toute sa fortune en diamants pour pouvoir l'emporter et en frustrer ses héritiers. Heureusement qu'il est mort tout d'un coup. Voyons. On ouvrit ce coffre sans difficulté, et l'on y trouva, au lieu de diamants, une tabatière en corne d'une énorme dimension avec un papier, et sur ce papier il y avait en gros caractères :

A MES HÉRITIERS.

J'ai du bon tabac dans ma tabatière;
J'ai du bon tabac, tu n'en auras pas.

Joseph et Antoine se mirent à rire tant qu'ils pouvaient malgré la mine défaite des héritiers; mais ceux-ci se fâchèrent, et voulurent les mettre à la porte : l'un d'eux intervint, et dit qu'il fallait ouvrir la tabatière. — Ce sont des billets de recouvrements du trésor, s'écrièrent-ils. On ouvrit : c'était un testament. Le voici :

« Ma fortune est de douze cent mille francs
» déposés actuellement chez le receveur-géné-
» ral. (Les héritiers sourirent d'une façon admi-
» rable.) Je la partage en quatre parts égales.
» La première est destinée à une grande et utile
» spéculation. (Le premier héritier se frotta les

» mains.) Je la destine à la construction d'un » pont sur le torrent de Llers, qui coupe les » communications dans les jours d'orage. Néanmoins, sur cette somme il sera prélevé en » faveur de mon neveu Benoît (c'était le premier héritier) une somme de trois francs cinq » sous pour acheter une Arithmétique de Bezout; afin d'apprendre à bien calculer les résultats des opérations qui doivent l'enrichir. » Tout le monde rit, excepté le malheureux héritier. La lecture continua : « La seconde part » de ma fortune est destinée aux pauvres. (La » vieille dame soupira joyeusement en levant les » yeux au ciel.) On construira avec cette somme » un hôpital où seront reçus vingt vieillards infirmes. (La dame soupira en sens inverse.) » Sur cette somme, il sera donné à ma cousine » Porret (c'était le nom de la vieille dame) six » francs pour acheter à sa sœur de lait, qu'elle » laisse dans la misère, une paire de bas de soie » et des sabots. »

Les visages des héritiers s'allongèrent tout-à-fait; mais Antoine ne pouvait s'empêcher de rire, et Joseph l'imitait.

« La troisième part de ma fortune est destinée à la libération des prisonniers pour dettes

» qui ont une famille qui ne vit que de travail,
» et, sur cette somme, il sera donné sept sous
» à mon neveu Dupré pour acheter une feuille
» de papier timbré sur laquelle je le prie de faire
» faire une copie de mon testament. Quant au
» dernier quart, il en sera constitué une somme
» de quinze mille livres de rente qui seront dis-
» tribuées par l'académie de Toulouse aux meil-
» leurs ouvrages propres à corriger le peuple de
» la gourmandise, de l'ivrognerie et de la pas-
» sion du jeu. Je ne donne rien à mon neveu
» Dubois ; mais il aura droit, durant toute sa vie,
» à un exemplaire des ouvrages qui auront rem-
» porté le prix. »

Cette lecture finie, les héritiers s'emportèrent en injures contre le défunt ; c'était un sot, un avare, un malhonnête homme.

— Attendez, attendez, il y a encore une clause.

On écouta.

« A celui qui aura brisé le premier coffre,
» mon notaire comptera une somme de cent
» francs ; car c'est toujours une qualité d'être
» fort et vigoureux, cela annonce l'habitude des
» travaux pénibles.

» A celui qui aura ouvert le second coffre,

» on donnera une somme de mille francs, car
» l'adresse et la patience sont au-dessus de la
» force ; elles arrivent à faire des choses où elle
» échoue, et méritent d'être récompensées. »

Joseph ne revenait pas de sa joie, et Antoine de son étonnement : ils s'embrassaient en riant et en pleurant. Enfin il fallut se retirer.

Sur le pas de la porte Antoine trouva le premier héritier, qui lui dit :

— Ah çà, mon garçon ! vous voilà en passe de faire fortune. Avec mille francs, voyez-vous, on en gagne mille autres, puis deux mille, et en un an on est riche. Si vous voulez me confier vos fonds, j'en ferai bon usage. Donnez-moi d'abord cinq cents francs, et puis nous verrons. Je commencerai dès ce soir une opération, on verra à vous intéresser.

— Monsieur est bien bon, je ne voudrais pas lui donner cet embarras.

— Laissez, laissez donc, j'irai vous voir demain.

Cent pas plus loin, la vieille dame aborda Antoine et lui dit aussi :

— Mon fils, voilà du bien que le ciel vous envoie ; il faut être reconnaissant et en faire part aux pauvres malheureux qui n'ont pas le

même bonheur. Si vous voulez me confier vos aumônes, je les distribuerai à d'honnêtes gens qui sont dans la misère. Vous ne pouvez guère donner moins d'une centaine de francs.

— C'est trop juste, madame, dit Antoine, j'irai vous voir.

— C'est inutile, je passe tous les jours dans votre rue, j'entrerai dans votre boutique, et je prendrai l'argent pour me rembourser, car je vais le distribuer en rentrant.

Encore cent pas plus loin, Antoine et Joseph rattrapèrent le gros collatéral qui dit à Antoine :

— Le notaire vous a-t-il compté votre argent?

— Non, dit celui-ci, il me le remettra demain.

— Ah! bien, vous êtes friponné, mon cher ami; et si vous ne lui envoyez pas une assignation tout à l'heure, vous ne toucherez rien.

— Qu'est-ce que c'est que ça? dit Antoine.

— J'irai chez vous, et je vous expliquerai ça. Ça vous coûtera une centaine de francs.... vous en rattraperez mille. Je commencerai aujourd'hui même les poursuites.

Nos deux ouvriers, qui s'étaient regardés

déjà comme riches, furent tout chagrins, et Joseph criait comme un sourd :

— Nous lui ferons un procès. Comme ils continuaient leur route, ils passèrent devant un cabaret.

— Oh çà! vous autres, cria le troisième cousin du défunt qui était sur la porte, est-ce que vous ne payez pas une bouteille et un foie de canard? c'est le charme de la vie.

Il était difficile de refuser après la bonne aubaine des mille francs. Après souper, car la nuit était venue, le cousin Dubois proposa une partie de piquet. On joua tout en buvant, et, en moins d'une heure, Antoine, qu'on avait fait boire outre mesure, perdit trois cents francs. Le cabaretier, voyant cela, prit les convives pour des fripons, et demanda à être payé. Il en coûta quinze francs à Antoine, que son adversaire lui prêta en lui disant qu'il irait chercher le tout le lendemain. Il lui en fit faire un petit billet.

Le lendemain venu, Antoine, dégrisé de sa joie et de son vin, récapitula un peu sa fortune. Mais quel compte, mon Dieu! les mille francs qu'il n'avait pas, il les avait promis sous différents prétextes à tous les co-héritiers. Le

pauvre Antoine se voyait ruiné, perdu ; il pleurait à chaudes larmes. Le gros collatéral arriva le premier; il lui raconta ses malheurs. — Ne vous désolez point, lui dit-il, j'arrangerai tout cela; donnez-moi cent francs, vous aurez votre argent, et vous ne paierez personne : ce sont des fripons. Le pauvre Antoine alla à son petit trésor et en tira quatre bons louis. A peine l'héritier venait-il de sortir, qu'un domestique se présenta pour lui remettre mille francs de la part du notaire. Antoine voulut courir après son agent pour l'empêcher de faire le procès; mais à l'instant même le second héritier arriva qui demanda les cinq cents francs, puis la dame aux aumônes, puis le troisième neveu, et le soir, de compte fait, Antoine n'avait plus rien des mille francs.

Un mois après, le notaire, ayant besoin d'un ouvrier adroit, fit venir Antoine. Comme celui-ci travaillait dans son cabinet, il lui demanda ce qu'il avait fait de son argent. Antoine lui répondit d'un air triste : Je l'ai perdu.

—La leçon est un peu chère, dit le notaire, mais elle te rapportera plus de mille francs si elle te profite. Tiens, voici un louis; va le mettre dans une caisse d'épargnes, c'est la

meilleure des spéculations. En voici un autre ; si tu as un père ou une mère, ou des frères qui ne soient pas riches, il faut le leur envoyer; c'est la meilleure des aumônes; elle te vaudra leurs bénédictions. Quant aux buveurs et aux joueurs, tu sais ce qu'on gagne à les fréquenter ; tâche de ne pas l'oublier. L'ivrognerie et le jeu ne nous mènent qu'à notre ruine.

Quelques jours après, Antoine désolé quitta Toulouse.

CHAPITRE IV.

UNE VISITE AUX PYRÉNÉES.

Le chemin que devaient suivre Antoine et Joseph pour se rendre à Pau, où ils savaient que les ouvriers serruriers étaient très-recherchés dans le moment, était facile et direct, mais Joseph persuada à Antoine d'aller à Arrens voir un de ses oncles, qui assurément les recevrait bien et les gratifierait de quelques vieux louis enterrés dans certains coins de son jardin ou de sa cave. Ils s'acheminèrent du côté des Pyrénées. Le

voyage fut heureux, et tous deux marchaient gaiement, saluant les voyageurs qu'ils rencontraient sur la route, car en ce pays c'est une coutume de politesse à laquelle le dernier des paysans ne voudrait pas manquer. Ils arrivèrent sans obstacles jusqu'à Argellès, charmant village du département des Hautes-Pyrénées; ils s'y reposèrent une nuit et repartirent le lendemain pour Arrens. Au lieu de suivre le Gave d'Auzun, qui les y eût menés directement, ils se fièrent à des renseignements, qu'ils crurent comprendre, pour couper à travers les montagnes et se mirent en route. Ils marchèrent une bonne moitié de la journée, toujours trompés par la réponse favorite des habitants du pays : Tout droit, tout droit, mots qu'ils répondent à toutes les questions. Un jour que je voyageais dans ces montagnes je dis à un paysan : « Quelle heure est-il? —Toujours tout droit, » me répondit-il en son patois.

Ce ne fut que vers une heure de l'après midi que Joseph et Antoine commencèrent à s'apercevoir que depuis sept heures qu'ils montaient ils devaient avoir fait les trois lieues qui séparent Argellès d'Arrens. Ils se tournèrent de tous côtés, et virent qu'ils étaient au sommet

d'une montagne qui dominait le pays. Ils montèrent encore quelque temps et aperçurent quatre ou cinq villages au pied de la montagne : mais lequel était Arrens, ou plutôt Arrens était-il parmi ces villages? Ils se décidèrent à descendre à tout hasard ; mais avant de reprendre leur marche, ils s'assirent au pied d'un houx qui croissait là comme par hasard, car la montagne était pelée et nue, et ils se mirent à manger le pain et le morceau de lard qu'ils avaient dans leur havre-sac. La fatigue s'était fait sentir pendant le repas, et ils demeurèrent près d'une heure à se reposer et à dormir. A leur réveil ils se levèrent pour repartir: le soleil brillait d'un magnifique éclat ; mais leur surprise fut grande, en baissant leurs regards vers la vallée, de la voir disparue à leurs yeux. De gros nuages s'élevaient au pied de la montagne, et comme roulés par une force terrible ils se grossissaient avec une vitesse incroyable. Çà et là quelques espaces vides laissaient voir au loin les campagnes ; mais elles étaient sombres et voilées, tandis qu'eux-mêmes étaient sous un ciel pur et éclatant. Pendant qu'incertains et étonnés ils se consultaient sur ce qu'ils devaient faire, cette mer de nuages se ferma pour ainsi

dire sous leurs pieds, et ils ne virent plus au-dessus d'eux que le ciel, autour d'eux qu'une vaste plaine de brume. D'abord ils n'avaient éprouvé qu'une vive surprise ; mais lorsqu'ils entendirent que cette masse de nuages montait toujours en grondant sourdement, ils se prirent à avoir peur. Ils n'osaient se parler. Il n'y avait plus à monter, et l'idée de traverser cette espèce de rempart de vapeur les épouvantait. Cependant ils en auraient peut-être trouvé la force, lorsqu'une ligne de feu serpenta sur les nuages, les déchira dans leur profondeur, et éclata avec un bruit effroyable. Tous deux tombèrent à genoux. Alors commença un de ces soudains et violents orages de montagnes qui inondent et dévastent des contrées entières. Les éclairs se succédaient sous leurs pieds ; ils se combattaient comme des épées croisées ; les éclats du tonnerre, répétés d'échos en échos, ressemblaient à une bataille de cent mille pièces de canon. Cependant ils demeuraient à l'abri et du feu et de la pluie, car les nuages s'étaient arrêtés à une centaine de toises au-dessous d'eux. Peu à peu ils se rassurèrent, et admirèrent ce magnifique spectacle. C'était toute la furie d'une tempête dans l'Océan ; comme des vagues immenses,

les nues roulaient et bondissaient, se heurtaient, et à chaque choc s'allumaient d'éclairs et retentissaient de tonnerre.

Ce terrible combat dura deux heures. Peu à peu les nuages, qui s'abattaient en pluie large et serrée sur la vallée, s'éclaircirent lentement, devinrent transparens, puis, complétement dissous en eau, disparurent et laissèrent la plaine à découvert. Alors au danger de l'orage luttant succéda le danger de l'orage tombé, aux épouvantables coups de tonnerre en fureur le mugissement des eaux. Les pluies versées aux flancs de la montagne coulaient d'abord en filets légers et réflétant le soleil comme des torsades d'argent; plus bas, quelques-uns de ces filets réunis dans quelque ride profonde de la terre commençaient déjà à courir en bouillonnant, et formaient des milliers de ruisseaux avec leur clapotement irrité; plus bas, ces ruisseaux tombaient dans quelque ravin, et déjà terribles, boueux, ils entraînaient les terres et les sables dans leur cours; puis enfin, précipités dans quelques-uns de ces lits creusés dans les entrailles de la montagne, ils s'élançaient en torrents furieux, indomptés, déracinant arbres, rochers, maisons, les traînant dans leurs eaux fangeuses,

et les faisant tourbillonner comme une toupie sous le fouet.

Antoine et Joseph étaient d'autant plus embarrassés que le jour allait finir, et que le froid devenait assez piquant pour être dangereux. Ils tâchèrent donc de s'orienter, et prirent un sentier qui bientôt les conduisit à une route assez large pour qu'elle menât à quelque village. Ils se mirent à la descendre et passèrent devant une espèce de ruine, où ils ne jugèrent pas à propos de demander asile, tant l'aspect en était misérable. Ils poussèrent plus loin, espérant toujours un bon gîte, lorsque tout à coup il fallut s'arrêter : la route qui descendait en louvoyant sur le revers de la montagne avait été rencontrée transversalement par un torrent et emportée dans un espace de plus de cent pieds. Force fut à nos voyageurs de rebrousser chemin. Ils cherchèrent la masure qu'ils avaient méprisée, mais ils ne pouvaient la retrouver : la nuit était fermée, la lune absente : ils marchaient à tâtons ; enfin ils aperçurent une lumière à travers les arbres : ils y coururent, et virent qu'ils étaient près de la maison qu'ils cherchaient. Une enseigne qui pendait à la porte leur dit que c'était une auberge. Ils frappèrent.

et l'on fut assez long-temps à leur ouvrir. Pendant qu'ils attendaient, Joseph dit tout bas à Antoine.

— C'est un pays de brigands ici; c'est peut-être une maison de voleurs.

Antoine rit de la peur de Joseph; mais lorsqu'on leur eut ouvert et qu'ils furent entrés, Antoine ne rit plus. Il y avait une douzaine d'hommes dans la chambre, tous rangés autour du feu. Jamais Antoine n'avait vu de pareilles figures. C'étaient des hommes robustes, assez proprement habillés avec leurs culottes courtes, leurs spardilles attachées à la jambe par des lanières de cuir, leurs bérets bleus et leur veste sur l'épaule. Tous tenaient un long bâton et se chauffaient silencieusement; mais il y avait quelque chose d'inquiet et de sinistre dans leur physionomie; ils sembaient écouter le moindre bruit qui venait du dehors. De temps en temps un mot laconique s'échangeait entre eux.

— Belle journée, disait l'un. Combien pour ta part?

— Deux.

— Où sont-ils?

— Enterrés; tu sais, avec les autres.

Antoine et Joseph se regardèrent; ils se vi-

rent pâles comme des morts. A ce moment on entra sans frapper et l'on vit deux gendarmes. Tous les hommes échangèrent un coup d'œil rapide , et quelques-uns cachèrent des pistolets qu'ils portaient à leurs ceintures. L'un d'eux, qui fumait dans le coin de la cheminée, se mit à chantonner. Les gendarmes s'approchèrent de lui et lui demandèrent son passe-port. Il tira gravement un papier crasseux de dessous sa veste, avec le papier un coutelas qui avait bien deux pieds de lame, et il se mit à nettoyer sa pipe avec la pointe pendant que le gendarme lisait le passe-port.

— Vous vous appelez Louis Baldera, et vous êtes Espagnol ! dit-il au paysan.

— Y a-t-il écrit Louis Baldera ? dit celui-ci.

Sans doute, puisque c'est votre nom , reprit le gendarme.

— Alors c'est mon nom, puisque c'est écrit.

— Vous êtes négociant?

— Y a-t-il écrit négociant ?

— Sans doute; mais êtes-vous véritablement négociant ?

— S'il y a écrit négociant, je suis négociant.

— Que faites-vous de cette arme? Vous savez bien qu'il est défendu d'entrer sur le territoire français ainsi armé.

— Armé! dit le paysan ; on ne peut donc ni se curer les dents, ni couper son pain en France? bientôt on prendra des épingles pour des piques.

Les gendarmes, tout en faisant leur inspection, regardaient souvent du côté de la porte. Antoine s'imaginait qu'il allait arriver un renfort et qu'on allait attaquer et tuer ces misérables, et il cherchait déjà un moyen d'instruire les gendarmes qu'ils n'étaient pas de leur compagnie, lorsque Louis Baldera dit à ceux-ci :

— Quoi! vous vous en retournez? soupez avec nous.

— Volontiers, dirent-ils.

— Ce sont de faux gendarmes, pensa Antoine, qui sont ici pour rassurer les voyageurs; car tous ces gens sont des brigands assurément.

On soupe assez paisiblement. Quand vient l'heure de se retirer, Antoine entend Louis Baldera dire tout bas à l'aubergiste :

— Mets-les dans la chambre..... tu sais....

— Oui.

— J'en voudrais une autre ! cria imprudemment Antoine.

— Une autre quoi? dit l'aubergiste, qui ne s'était pas aperçu qu'Antoine écoutait.

— Dame, dit Antoine en balbutiant, une autre....

— Une autre bouteille? On vous la montera. Allons, il faut éteindre le feu. Au lit, plus vite que ça : vous voyez que vous êtes les derniers.

Joseph et Antoine montèrent une espèce d'échelle comme des moutons qu'on mène à la boucherie. Ils avaient remarqué que tous les voleurs étaient sortis furtivement, sans emporter de chandelle et sans être conduits par personne, comme eussent fait des voyageurs ordinaires. L'aubergiste les mena dans une grande chambre ayant un lit dans un coin, et les laissa en leur souhaitant une bonne nuit. Déjà Antoine et Joseph tremblaient de tous leurs membres; mais ils tremblèrent bien plus quand ils entendirent l'aubergiste les enfermer à double tour. Alors ils se regardèrent comme des hommes morts, et leur première idée fut de tenter de s'échapper. Quel surcroît d'épouvante : la chambre n'avait pas de fenêtre, et le bout de chandelle qu'on leur avait laissé était près

de s'éteindre. Ils n'osaient parler, et Antoine s'assit sur son lit en pleurant. Joseph, confiant dans sa force prodigieuse, chercha partout un bâton ou quelque chose dont il pût faire une arme; mais il ne trouva rien.

— J'en étranglerai un, du moins, s'écria-t-il.

— Mais moi, je n'étranglerai personne, et je serai égorgé, dit Antoine.

— Eh bien! mon pauvre Antoine, dit Joseph, j'en étranglerai deux.

A ce moment leur chandelle s'éteignit, et ils demeurèrent d'abord dans une complète obscurité. Cette obscurité leur fit voir une chose qu'ils n'avaient pas d'abord aperçue, une lucarne par où venait un rayon de lune. Cette lucarne était à sept ou huit pieds du sol. Comme le silence commençait à les rassurer, ils entendirent remuer dans la maison et chuchoter au pied de la lucarne. Ils reprirent leur peur de plus belle, et par un sentiment invincible de curiosité ils essayèrent de voir le danger qu'ils pourraient courir, comme s'il leur eût été plus facile alors d'y échapper, comme s'ils n'eussent pas été captifs et tous deux désarmés contre douze brigands avec des pistolets et des poi-

gnards. Malgré cela, ils se résolurent à épier ce qu'on ferait, et pour y arriver Joseph fit la courte échelle à Antoine; celui-ci monta sur ses épaules, il passa la tête dans la lucarne. Dieu sait ce qu'il vit, mais ce qu'il vit était bien horrible; Dieu sait ce qu'il entendit, mais ce qu'il entendit était bien épouvantable, car les jambes commençaient à lui flageoler sur les épaules de Joseph, et Joseph, qui sentait Antoine trembler, tremblait aussi en lui disant tout bas.

— Que vois-tu? Que vois-tu?

Pour toute réponse, Antoine se laissa tomber avec un grand bruit, et Joseph tomba parce qu'Antoine était tombé, comme il avait tremblé parce que Antoine avait tremblé.

— Qu'y a-t-il donc? dit-il en balbutiant.

— Il y a, dit Antoine, que j'ai vu ces hommes emporter deux à deux des sacs où il y a sûrement des cadavres de voyageurs.

— Des cadavres? dit Joseph.

— Certainement, puisque d'autres qui étaient au pied du mur disaient tout bas : Il ne peut pas entrer dans le sac! et que Louis, tu sais, Louis, ce brigand qui a parlé au gendarme, a répondu : Eh bien! coupe-lui la tête.

Joseph devint froid à cette parole. Antoine

était immobile. Tout à coup ils entendirent monter à l'échelle. Le courage de Joseph s'était envolé, et ils se jetèrent sur le lit pour faire semblant de dormir. L'aubergiste entra, il s'approcha d'eux avec une lanterne. Louis était avec lui. Celui-ci dit à l'aubergiste.

— Crois-tu qu'ils soient capables de nous dénoncer?

— Bah! dit l'aubergiste, ce sont de pauvres ouvriers qui se sont égarés en allant à Arrens.

—Tant mieux pour eux! car sans cela!....

Et Louis tira son grand cure-dent de deux pieds, l'aubergiste l'emmena. Quelle nuit passèrent Antoine et Joseph! le jour les trouva éveillés et sans avoir dormi. Lorsqu'ils en virent les premiers rayons, ils essayèrent de sortir de la chambre, et en trouvant la porte ouverte ils descendirent précipitamment, et allaient prendre leurs jambes à leur cou lorsqu'en traversant la cour l'aubergiste les appela en criant :

— Hé! hé! les autres! est-ce qu'on sort d'une honnête maison sans payer?

— Non certes, dit Antoine tout troublé, nous allions prendre l'air. Qu'est-ce que nous vous devons?

—Vingt sous chacun pour le souper, et vingt sous pour le lit. Trois francs.

—Voilà, dit Antoine.

Et dans son trouble il tira la bourse où étaient ses louis, et les montra imprudemment à l'aubergiste.

— Diable ! dit l'aubergiste en les lorgnant du coin de l'œil, voilà de bien beaux doubles louis.

— C'est-à-dire, des doubles louis, dit Antoine, ça en a l'air, mais...

—Est-ce que c'est de la fausse monnaie ? dit l'aubergiste d'un ton terrible.

— Non certainement, non... mais... enfin... tenez, voilà vos trois francs.

— Merci, dit l'aubergiste, et ne faites pas de mauvaises rencontres.

Ils partirent, et ayant rencontré un paysan ils apprirent qu'ils étaient à plus de six lieues d'Arrens. Ils prirent un guide et arrivèrent à la nuit chez l'oncle de Joseph. Après les premiers embrassements, ils allaient lui raconter les terribles choses qu'ils avaient vues, lorsqu'au coin de la cheminée ils aperçurent Louis Baldera qui fumait tranquillement. A cet aspect ils demeurerent confondus. L'oncle cependant les ayant

fait asseoir passa dans une chambre avec Louis. Ils se hasardèrent à regarder par la porte entr'ouverte, et leur surprise et leur effroi furent à leur comble quand Antoine reconnut les sacs aux cadavres. Ils allaient crier au secours ! lorsque Louis d'un coup de son grand coutelas éventra l'un des sacs, et il en tomba une quantité de café en grains. Louis le reprit dans ses mains et en parut satisfait. Il alla à un autre qui fut également poignardé : c'était du sucre. Mais il restait le sac qui était ensanglanté et à travers lequel se dessinaient les membres d'un homme. Louis s'en rapprocha de même, le défit et en tira un énorme cadavre duquel il coupa proprement une demi-douzaine de côtelettes de porc frais que l'on fit griller pour le souper.

Les brigands étaient des contrebandiers, et l'homme assassiné était un bon et succulent cochon.

CHAPITRE V.

LA COALITION D'OUVRIERS.

Après avoir quitté Arrens, nos deux compagnons, Joseph et Antoine, se rendirent à Pau. Si vous demandez à Pau, la vieille capitale d'un vicomté et d'un royaume, quel est son premier titre à être une ville française? elle répondra : J'ai donné Henri IV à la France. C'est son droit de bourgeoisie qu'elle a payé par un grand roi; il faut l'en remercier; nous ne pouvons dire si la Suède lui est aussi reconnaissante de lui avoir donné Bernadotte pour souverain, car c'est une nourrice de rois que la ville de Pau. Dans l'histoire de la ville de Pau il y a une belle et touchante chose que vous apprendrez avec l'histoire de notre France, c'est la naissance de Henri IV, pendant que sa mère chantait les paroles que voici traduites de leur vieux patois :

Notre-Dame du Bout-du-Pont,
Priez Dieu qu'il me vienne en aide

Et qu'il m'accorde un beau garçon.
Notre-Dame du Bout-du-Pont,
Tout ici-bas vous intercède :
De la vallée au haut du mont,
Priez Dieu qu'il me vienne en aide.
Notre-Dame du Bout-du-Pont

Le premier cri de Henri IV répondit à cette douce chanson, et ce premier cri fut calmé par une gousse d'ail et un verre de vin de Jurançon : aussi ce fut un homme plus qu'un roi que ce Henri, si singulièrement venu au monde ; aussi, parmi ces châteaux de l'aristocratie d'il y a cent ans et de la royauté d'autrefois, démolis par la révolution de 1789, le château où est né Henri IV est demeuré debout : il y avait pour le protéger l'écaille de tortue qui avait servi de berceau au petit Henri. Enfants, voyez-vous ce que c'est qu'être un homme grand et bon : ce berceau devint plus puissant qu'une tombe ; on a fouillé et jeté aux gémonies les os des caveaux de Saint-Denis, où reposent les restes des rois de France, on a conservé le berceau de Henri IV. C'est une vénération pour les habitants de cette ville que leur Henri. Sous le règne de Louis XIV, ils demandèrent à ce monarque la permission d'é-

lever une statue au Béarnais ; le grand roi, ou plutôt Louis-le-Grand, leur permit de lui élever, à lui-même, une statue. Les habitants de Pau obéirent : mais ils se vengèrent dans un mot de la vanité ingrate du fastueux monarque. Ils écrivirent au pied de la statue : — A celui qui est le petit-fils de notre Henri.

Mais n'oublions pas le présent pour le passé ; revenons à nos deux ouvriers : leur séjour à Pau fut long et tranquille ; ils y demeurèrent quelques mois constamment occupés des travaux de leur état, et s'y perfectionnèrent à ce point qu'Antoine, tout jeune qu'il était, passait pour un des plus adroits serruriers de la ville. Mais, si c'est quelque chose que de bien faire, c'est beaucoup plus de ne pas mal user de son talent. Antoine, ayant appris que le moment était venu de grands travaux qui devaient s'exécuter à Bayonne, s'y rendit avec Joseph. Assurément Antoine n'était pas un méchant garçon, mais il avait pris de l'importance ; il sifflait des romances en travaillant, querellait Joseph d'un air de protection, proposait à tout propos à son maître de le quitter, et fumait volontiers une pipe le coude sur la table d'un cabaret, à côté d'une bouteille qu'il vidait très-bien

sans le secours de personne. Tout le profit qu'il tirait de son travail y passait : son père et sa mère étaient oubliés, les leçons du bon curé lui semblaient d'ennuyeux bavardages. La vanité, cette grande ennemie des talents, l'étouffait, il se voyait déjà riche, et dans sa pensée il se rappelait bien alors quelquefois sa famille, mais non plus pour partager avec elle, c'était pour la secourir ; il n'osait pas encore dire : Je ferai l'aumône à mon père et à ma mère, c'eût été infâme. Enfants, à quoi qu'on arrive, quelque chose qu'on soit, on ne donne jamais à son père, on lui rend ; lui faire partager sa fortune, ce n'est pas un bienfait, c'est une dette, il n'y a que les vaniteux qui pensent autrement.

Donc Antoine était arrivé à Bayonne ; Antoine avait de l'argent ; et, comme tous ceux qui comptent sur eux-mêmes comme sur une ressource infaillible, il commença par s'amuser : il visita la ville, le port ; il prit un bateau pour faire une promenade en mer, et franchir cette terrible barre qui coupe d'une montagne de flots l'entrée du port de Bayonne. Aux jours de tempête, on dirait les Pyrénées qui continuent dans la mer. Cependant la vanité baissa avec les écus, et Antoine songea à travailler.

Un matin, comme il se rendait de bonne heure à un atelier où il savait que se confectionnaient d'immenses travaux, et où Joseph était employé, il fut très-étonné d'en trouver les portes encombrées d'ouvriers en tumulte qui criaient entre eux en poussant des imprécations terribles. Il allait entrer quand un grand gaillard vigoureux, l'arrêtant par le bras, lui dit :

« Où vas tu?

— Demander de l'ouvrage là-dedans.

Un coup de poing qui le renversa fut la seule réplique qu'on fit à sa réponse. Antoine n'était pas assez fort pour rendre le coup de poing, et il se croyait un homme déjà trop important pour pleurer. Il est fort gênant en toute chose de n'être pas à la taille du rôle qu'on veut jouer : la seule ressource d'Antoine fut de vomir des injures contre son antagoniste. Un grand nombre d'ouvriers s'attroupa autour de lui; mais lorsque Antoine eut raconté ce qui lui était arrivé, son étonnement fut grand d'entendre tout le monde crier contre lui : Il a bien fait : à l'eau le Judas, le traître, le capon! et si ce n'eût été son enfance, qui fit pitié à quelques-uns, probablement on l'eût jeté dans

l'Adour, pour le consoler du coup de poing qu'il avait reçu. Cependant il attrapait par-ci par-là quelques bonnes poussées lorsqu'un ami s'interposa tout à coup : c'était Joseph. Il l'arracha des mains de ceux qui se le renvoyaient comme une balle, et leur demanda, avec l'autorité d'un poing qui eût assommé un bœuf, pourquoi ils maltraitaient ainsi cet enfant. Alors tout s'expliqua.

Les ouvriers, instruits que les maîtres avaient des commandes pressées et considérables, avaient le même jour déserté en masse tous les ateliers, et ils ne voulaient y rentrer qu'à condition qu'on augmenterait du double le prix de leur journée, et prétendaient forcer leur camarade à faire comme eux.

« Ces sangsues, criait le grand gaillard qui avait donné un coup de poing à Antoine, ces sangsues se gorgent du fruit de notre travail : ils deviennent riches, tandis que nous mourons de faim ?

— Que ne m'avez-vous dit cela ? s'écrie Antoine, je suis des vôtres, moi. C'est juste, ne travaillons pas. c'est le moyen de devenir maîtres.

— Très-bien ! répondirent les ouvriers, voilà un brave petit garçon.

— Antoine, lui dit Joseph en lui parlant tout bas, est-ce que tu vas faire la folie de te mettre avec ces méchants garnements?

— La folie, dit Antoine, serait d'aller travailler pour rien; est-ce que tu vas à ton atelier?

— Oui, dit Joseph, je n'ai pas à me plaindre; je ne suis pas si habile que toi, mais je gagne mon pain.

— Je comprends, dit Antoine en le regardant d'un petit air impertinent, tu n'es pas fort, et tu as peur qu'on ne veuille plus de toi si tu te joins à nous; fais comme tu voudras.

— Et toi comme tu pourras, dit Joseph. Et il s'avança vers l'atelier. »

Le grand ouvrier qui en gardait la porte voulut l'empêcher de passer; mais Joseph le prit par la ceinture de son pantalon, et le jeta à quatre pas. On s'élança vers lui; il se retourna comme un sanglier acculé à un mur.

« Que voulez-vous? dit-il à ceux qui étaient près de lui.

— Nous voulons la liberté des ouvriers, qui sont menés par les maîtres comme des esclaves.

— Eh bien, dit Joseph, la liberté c'est de laisser faire à chacun ce qu'il veut, moi, je veux travailler. »

Puis il entra sans que personne osât lui rien dire, parce que, outre qu'il avait raison, il avait les poings les plus renommés de la serrurerie. Antoine haussa les épaules en le voyant entrer, et dit :

« C'est un imbécile. »

Joseph lui tira ironiquement son chapeau ; et Antoine resta par vanité avec ceux qui l'avaient battu, après avoir insulté celui qui l'avait tiré de leurs mains.

Le refus de travail dura quatre ou cinq jours, pendant lesquels les maîtres ne voulurent point céder aux demandes des ouvriers. Tout s'était passé paisiblement jusque-là, mais quelques compagnons, se trouvant à bout d'argent, rentrèrent secrètement dans les ateliers. Ceux qui avaient tenu bon, furieux de cette trahison, les attaquèrent un soir qu'ils sortaient de l'ouvrage : il en résulta une rixe dans laquelle il y eut du sang répandu. Au milieu de la mêlée, Antoine attrapa un coup de bâton qui lui fit une blessure à la tête ; et il allait être assommé lorsque Joseph, arrivant près de lui, dit au compagnon qui le tenait :

« Laisse là ces apprentis ; ça ne vaut pas la peine d'une chiquenaude. »

Antoine fut encore plus colère de cet air de mépris que du coup de bâton qu'il avait reçu ; et, dans sa rage, il frappa Joseph d'un compas en fer qu'il tenait à la main. Joseph tomba, mais, en tombant, il prit Antoine par le bras, et, le tenant de manière à ce qu'il ne pût lui échapper, il lui dit tout bas :

« Si je meurs, Antoine, nourriras-tu ma mère ? »

Antoine, que son humiliation avait d'abord rendu furieux, mais que le succès de sa vengeance avait épouvanté, n'osa répondre.

Joseph répéta : « Antoine, la nourriras-tu ?

— Oui, dit Antoine, oui.

— C'est bien, dit Joseph, sauve-toi. »

Antoine voulut s'enfuir, mais pendant ce temps des gendarmes étaient accourus pour séparer les combattants, et Antoine fut arrêté au moment où il jetait son compas ensanglanté. D'abord il fut mené en prison pêle-mêle avec ses compagnons ; puis, le lendemain, on le sépara d'eux, et il fut enfermé seul dans un cachot : il y trouva pour toute nourriture un pain noir et de l'eau. Pendant quinze jours, il n'eut point d'autres aliments, et ne put obte-

nir d'autres paroles du porte-clefs qui lui apportait sa ration que celles-ci :

« Si jeune être déjà assassin ! Petit scélérat ! »

Il n'osait demander des nouvelles de Joseph, car c'eût été dire presque que c'était lui qui l'avait frappé. Enfin un matin on vint le chercher pour paraître devant le juge d'instruction. Au moment où il traversait une cour pour se rendre au tribunal, il sentit une main qui glissait un papier dans la sienne. Il se retourna pour voir qui c'était, mais il n'aperçut qu'une femme, que les gendarmes repoussèrent avec violence, et dont les traits lui échappèrent. Cependant Antoine se sentit pris d'un singulier sentiment : il devint à la fois plein de honte et de confiance. Ses yeux n'avaient pas reconnu cette femme, mais il avait deviné de cœur que, devant cette femme, il devait rougir, et que près d'elle il pouvait espérer. Dans un coin de la salle où il fut conduit il ouvrit le papier, et lut ces mots écrits d'une écriture grossière :

« Nie toût. »

Il fut interrogé, et voulut nier qu'il eût frappé un compagnon ; mais quand on lui présenta le compas, et qu'on lui dit que Joseph était mourant à l'hôpital, il se prit à pleurer et

tomba à genoux en criant grâce. On l'emmena, et un gendarme lui dit d'un air goguenard :

« Ton compte est bon, va, gamin : quelques années de réclusion, ça te fera l'esprit. Est-ce dommage qu'il n'ait pas seize ans ! On t'aurait guillotiné, cher ami; ça apprend à vivre. »

Antoine rentra dans son cachot ; il y passait tout le jour assis sur la paille qui lui servait de lit. Alors il faisait de cruelles réflexions ; alors il pensait à sa mère et à son père, qu'il avait oubliés, et qui l'oubliaient à leur tour ; et il s'accusait avec désespoir, et pleurait avec amertume. Mais il se trompait encore en croyant que sa mère l'avait oublié. Qu'une mère oublie son enfant : il n'y a pour elle ni faute, ni crime, ni cachot ; une mère vient toujours là où son enfant souffre. Un jour qu'Antoine, accablé, dormait dans un coin de son cachot, il entendit ouvrir la porte ; et, à la clarté qui lui descendait par une étroite lucarne, il vit entrer une femme, la même femme qui lui avait remis le billet. Il alla vers elle, et quand il put distinguer son visage, il tomba à genoux, car il n'osa pas l'embrasser, car cette femme était sa mère ; elle l'embrassa, mais en l'embrassant, plus forte que son désespoir, elle lui dit tout bas :

« Ne me demande rien, on nous écoute. »

En effet, le geôlier était debout au coin de la porte. Elle était bien malheureuse, la pauvre femme, car elle ne put pas dire à son enfant qu'elle avait une espérance pour lui. Elle ne put pas lui dire qu'une lettre sans signature lui avait appris où était Antoine ; elle ne put pas lui dire qu'elle était partie à pied dans la nuit, en s'échappant de la maison de son mari, car celui-ci, en apprenant le crime, avait maudit son fils, et avait défendu qu'on s'occupât de lui. Puis elle raconta comment elle avait voyagé avec un écu pour toute ressource, en mangeant du pain, en buvant de l'eau, repoussée souvent comme une mendiante ; et à ce récit, Antoine pleurait, et sa mère l'embrassait et pleurait aussi, et lorsqu'il voulait s'écrier :

« Oh! je suis un monstre! je suis coupable!» elle lui mettait la main sur la bouche, car elle n'était pas seule à l'entendre.

Deux jours après, il comparut devant les jurés. Oh ! c'est une épouvantable chose qu'un tribunal! Au fond, les magistrats en robe noire, avec leur président en robe rouge; au-dessus de leurs têtes, le Christ, comme pour laisser au coupable, qui n'a plus d'espérance sur la terre,

une espérance au ciel ; d'un côté , les jurés et l'accusateur public ; de l'autre , un banc pour les accusés , et au bout de la salle , les curieux, les témoins, qui vous regardent, vous insultent de leurs sourires de mépris , de leurs murmures de haine.

L'audience fut ouverte ; et après qu'on eut interrogé Antoine , on fit comparaître les témoins. Quelques-uns de ceux qui accusèrent le plus Antoine par leurs dépositions , étaient les mêmes qui l'avaient entraîné à se révolter. Ceux là disaient le reconnaître pour celui qui avait frappé Joseph , d'autres n'osaient l'affirmer : un doute terrible résultait de leurs contradictions. En ce moment , Antoine ne savait s'il devait espérer ou craindre , lorsque tout à coup le procureur du roi se lève et dit :

« Messieurs, la victime de cet assassinat , l'ouvrier Joseph , vient de me faire dire qu'il était en état d'être transporté à l'audience. Vous comprenez qu'un pareil témoignage doit faire cesser tous les doutes : je demande à ce qu'il soit entendu. »

A cette nouvelle , il sembla à Antoine qu'il lisait sa condamnation écrite sur le front des jurés , et il se cacha la tête dans ses mains ,

sans oser regarder sa mère, qui, seule dans un coin, avait pour lui des signes de pitié et d'encouragement. La séance fut suspendue, et Antoine put entendre murmurer autour de lui qu'il était perdu, et que ce témoignage allait le faire condamner. Alors arriva Joseph, pâle, affaibli, soutenu par une des sœurs de charité de l'hôpital où on le traitait. On le fit asseoir; et après qu'il eut prêté serment de dire la vérité, le président ordonna à Antoine de se lever, et dit à Joseph :

« Connaissez-vous l'accusé ?

— Je le connais.

— N'est-ce pas lui qui vous a frappé de ce compas ? »

Joseph regarda Antoine en souriant, et répondit :

« Ce n'est pas lui. »

L'étonnement et le tumulte qu'entraîna cette réponse empêchèrent de remarquer le trouble d'Antoine et d'entendre les cris de joie de sa mère.

Mais le président, modérant le bruit de la main, dit à Joseph :

« Cependant il était près de vous, ce compas à la main, quand on l'a arrêté.



Delarue del. Danois sculp

Son premier soin fut de courir à l'hôpital où était Joseph; quand celui ci le vit il lui tendit la main.

Publié par Langlois & Leclercq.



— Oui, répondit Joseph, il était près de moi.

— Et que faisait-il ? »

Joseph sembla prêt à perdre connaissance ; mais il se remit, et repliqua :

« Je croyais mourir, et je demandais à Antoine, qui peut gagner beaucoup, parce qu'il est très-habile, s'il voulait nourrir ma mère dans le cas où je mourrais, et Antoine me le promettait. »

Et Joseph, se tournant vers lui, ajouta :

« N'est-ce pas que tu le feras, si je meurs ? »

Antoine ne put retenir ses cris et ses sanglots ; et peut-être allait-il s'accuser encore, lorsque l'émotion causée par l'effort qu'il avait fait sur lui pour trahir la vérité, effort sublime, mais toujours honteux et condamnable pour une âme élevée, fit rouvrir la blessure de Joseph, et il fallut l'emporter de l'audience tout mourant, lui qui venait de sauver son meurtrier. Cet incident décida de la conviction des jurés, et Antoine fut acquité. Son premier soin fut de courir avec sa mère à l'hôpital, où était Joseph. Quand celui-ci le vit, il lui tendit la main, et lui dit :

« Antoine, tu m'as fait manquer au serment que j'avais fait de dire la vérité; tiens mieux celui que tu m'as fait, et je mourrai en repos. »

Et peut-être serait-il mort s'il n'y avait eu à côté de lui une femme qui lui devait la vie de son enfant, et qui passa à soigner le blessé les jours sans aliments, les nuits sans sommeil, toujours là, toujours prête, ayant pour toute force sa reconnaissance de mère dans le cœur; et ce fut elle qui sauva Joseph, qui avait sauvé son fils; c'était une dette de mère. Puis, quand il lui fallut retourner à Albi, elle dit au pauvre ouvrier: « Je vous laisse mon enfant, car son père ne le recevrait pas à présent: enseignez-lui à gagner, par sa bonne conduite, le pardon de son père, vous qui lui avez donné le pardon de ses juges. »

CHAPITRE VI.

LE COMBAT DE TAUREAUX.

Avant d'arriver à Bordeaux où se rendaient Antoine et Joseph, il ne faut pas oublier une

petite aventure qui leur arriva, ou plutôt dont ils furent témoins. En passant à Mont-de-Marsan, le chef-lieu du département des Landes, ils s'arrêtèrent pour voir un spectacle extraordinaire, et qui devient chaque jour plus rare dans le seul pays de la France où on le rencontre encore quelquefois ; il s'agit d'un combat de taureaux dont les gens du peuple sont fort avides, et dont les administrateurs tâchent de faire passer l'habitude le plus qu'ils peuvent. Ordinairement ce combat n'est qu'une véritable parodie de ceux qu'on donne en Espagne : c'est une pauvre vache attachée à une corde, que des enfants tourmentent et aiguillonnent jusqu'à ce qu'elle entre en fureur, baisse la tête, et donne de la corne ; alors ces enfants saisissent soit une corne, soit l'autre, soit toutes deux ensemble, et, suivant avec adresse le mouvement de la tête de l'animal, ils mettent ce qu'on appelle des passes, sautant d'un côté à l autre de la pauvre bête, quelquefois la franchissant dans toute sa longueur ; j'en ai vu, lorsque la vache était vigoureuse et très-irritée, poser le pied sur son front, à l'instant où elle baissait la tête, et saisir, pour s'élancer à une hauteur considérable, le moment où elle la relève avec force, enlevés

par leur propre élan et par l'effort de l'animal. Les uns, dans cette partie dangereuse, battent en l'air des entrechats, d'autres y ajoutent le saut périlleux, c'est-à-dire qu'ils tournent sur eux-mêmes avant de retomber par terre. Quelquefois, et particulièrement les jours de foire, des Espagnols amènent leur taureau : et alors le combat a lieu avec toute sa splendeur et dans tous ses dangers ; mais alors aussi il n'est pas permis au premier venu de descendre dans la lice ; il faut être de la troupe du toréador qui donne le spectacle, ou avoir fait ses preuves d'habileté.

L'arène est entourée de barrières à hauteur d'appui, comme celles dont on clot les allées de certaines promenades ; comme elles, ces barrières laissent entre leurs extrémités un espace suffisant pour le passage d'un homme, ce passage est coupé à un pied en arrière, par une contre-barrière derrière laquelle le combattant qui fuit le taureau est en sûreté ; car non-seulement celui-ci ne peut passer par l'étroit espace par où l'homme s'est échappé, mais encore lorsque, emporté par la fureur, il s'y précipite et parvient à s'y engager, il est arrêté par la seconde barrière qui traverse le passage.

D'une autre part, l'étendue de ce lieu est parsemée de fosses rondes et étroites, en forme de puits, et d'une profondeur de six à sept pieds. Ces fosses sont recouvertes d'une petite trappe qui cède lorsqu'on frappe vivement du pied, et permettent à l'homme de s'enfoncer et de disparaître subitement. C'est une chose fort singulière que le passage rapide de l'anxiété la plus violente à un rire immodéré. Lorsqu'il arrive quelqu'un de ces incidents, tout le peuple suit des yeux avec épouvante la course d'un taureau qui poursuit un picador; vainement celui-ci par mille détours, mille écarts, tente de lui échapper, chaque volte de son antagoniste excite le terrible animal; enfin le taureau le presse, le malheureux! le touche, l'atteint, il baisse la tête pour le déchirer de ses terribles cornes; tout à coup l'homme disparaît. Il faut l'avoir vu, pour s'imaginer l'air stupide, désappointé et abasourdi du taureau, dans le premier moment de cette disparition. C'est alors que l'attente sérieuse des spectateurs, dans une lutte qui peut être mortelle, se change tout à coup en éclats de rires et en cris de joie qui réveillent bientôt la rage impuissante du taureau. A ce bruit, il bat la terre de ses pieds, la la-

boure de ses cornes, et se précipite avec une fureur aveugle sur les nouveaux ennemis qu'il a rencontrés.

Le jour où Antoine et Joseph furent témoins de ce spectacle, ils ne purent admirer toute la prouesse et en juger la férocité. Deux taureaux enchaînés avaient été procurés par la ville, et, comme ils étaient fatigués d'une longue route, ils marchaient péniblement : il en résulta des quolibets et un mauvais pronostic du combat qui devait avoir lieu. Parmi ceux qui raillaient le plus les toréadors était un homme qui logeait dans la même aubérge qu'eux, avec Joseph et Antoine. Cet homme, que la mesquinerie de sa dépense rangeait parmi les ouvriers, et les ouvriers pauvres, avait cependant un habit, un habit noir aux manches repliées et graisseuses, un chapeau laissant sur l'oreille une longue touffe de cheveux, un pantalon à la cosaque et des bottes percées. Après cette description, il n'est pas nécessaire de dire que cet homme était un perruquier-coiffeur.

Comme on était à table, la veille de la représentation, ledit perruquier, qui s'appelait Barbachet, prend la parole, et, d'une voix criarde, il s'adresse au matador à qui appar-

tenaient les taureaux, et lui dit avec l'honorable accent de la plus pure Gascogne :

— Qu'est-ce de ces guenilles de taureaux que vous nous avez montrés? Sandieu, j'ai un roquet, un petit carlin qui n'en ferait qu'une bouchée. Le matador regarda le perruquier dans le blanc des yeux; mais celui-ci, sans y faire attention, continua paisiblement :— C'est comme ze vous dis; Zozo est un chien cruel et il a terrassé plus d'un dogue au combat du taureau à Paris, quand je rasais sa majesté Louis XVIII.

— C'est une ville de bourreaux que votre Paris, dit l'Espagnol, une ville de passions où l'on donne un noble taureau à déchirer à des chiens, au lieu de le combattre bravement.

—Cher chat, répliqua le perruquier, faut pas mécaniser le Parisien, parce que le Parisien combattrait soigneusement l'Espagnol.

— Qu'est-ce qu'il dit? s'écria le matador furieux.

— Rien, répondit un grand Landais (habitant des Landes) qui voulait prévenir une rixe; il disait qu'il avait rasé sa majesté Louis XVIII.

—Oui, je le dis et je le soutiens, je l'ai rasé, et j'ai rasé aussi l'empereur Napoléon et son

auguste famille, l'impératrice Joséphine et le roi de Rome.

— C'est donc à Vienne? lui dit le Landais.

— Eh non! dans son palais des Tuileries.

— Quand ça? quand il avait trois ans?

— Quand ça? reprit Barbachet d'un air majestueux, quand j'étais barbier de la garde impériale, et que j'avais tous les jours deux mille cinq cents hommes à raser avant neuf heures du matin, pour la revue de midi.

— Deux mille cinq cents hommes! s'écria toute la table.

— Deux mille cinq cents hommes; je le dis et je le soutiens, continua le barbier sans s'émouvoir, pas un de plus, pas un de moins.

Tout le monde se regarde stupéfait de la tranquillité du barbier; mais le matador, qui avait sur le cœur l'injure faite à ses taureaux, répondit :

— C'est possible, ça, mais il a dit qu'il avait un chien qui mangerait mes taureaux, je voudrais bien voir cette bête-là.

— Je vous la montrerais à l'instant, répondit Barbachet, toujours calme, pendant qu'il écalait des noix avec la pointe d'un couteau; je vous la montrerais si elle n'avait péri dans le Rhône

après en avoir tiré dix-sept cuirassiers qui y étaient tombés ensemble : la pauvre bête a péri au dix-huitième, en voulant sauver l'homme et le cheval.

A ces mots, Barbachet essuya une larme en penchant douloureusement la tête sur son assiette.

—Ah çà ! dit le Landais, vous moquez-vous de nous? dix-sept cuirassiers!

— Dix-sept, je le dis et je le soutiens ; et c'est si vrai que le préfet lui a fait élever une tombe avec ces mots gravés en lettres d'or : *Ci-gît Zozo, le sauveur de l'humanité.*

L'admirable sang-froid avec lequel Barbachet passait d'un fait merveilleux à un autre, ne donnait pas aux auditeurs le temps de s'étonner ; cependant le matador, qui tenait toujours à l'honneur de ses taureaux, ne faisait attention à rien autre chose, il profita du premier silence, et s'écria :

— C'est possible, qu'on lui ait élevé une tombe ; mais je dis et je soutiens, moi, que votre chien n'aurait pas seulement mordu la queue de mon taureau.

— Je vous dis, reprit doucement le barbier, qu'il l'aurait avalé tout entier , et vous aussi ,

mon cher ami, si vous aviez fait le méchant.

— Eh bien! dit le matador furieux et en se levant, il faut que vous en fassiez autant, si vous ne voulez pas que je dise que vous valez moins qu'un chien.

— Que veut cet homme, dit Barbachet, il veut que je le mange. La fille, la fille! faites rôtir ce monsieur, et apportez-le-moi dans un plat avec une gousse d'ail.

Le matador exaspéré voulut se ruer sur le perruquier; mais les convives, qui s'amusaient de la discussion et des gasconnades de Barbachet, le retinrent. Barbachet, toujours tranquille, leur dit doucement :

— Que faites-vous? lâchez cet homme; je me soucie de lui comme de cette prise de tabac.

Et, ce disant, il tira une énorme tabatière qu'il ouvrit tranquillement. Le matador exaspéré se débarrassa de ceux qui le retenaient, et s'élança sur Barbachet; mais, au moment où il allait le prendre à la gorge, toute la tabatière lui fut jetée au visage, dans le nez, dans la bouche, dans les yeux, et le malheureux toussant, éternuant, roulant des yeux effarés, et

qui ne voyaient plus, se mit à hurler de douleur, ne sachant où il allait, et se heurtant à tous les meubles. Pendant ce temps Barbachet s'était évadé de la salle, et personne ne put savoir où il avait passé.

Après cela il fallait bien que le matador se calmât, qu'il rafraîchît ses yeux devenus rouges comme des charbons, et qu'il pensât au spectacle qu'il devait donner le lendemain; mais il garda contre Barbachet une rancune de celles qui ne vont pas moins qu'à assommer son homme la première fois qu'on le rencontre.

Antoine et Joseph, qui avaient assisté à cette scène du souper, allèrent se coucher, et le lendemain de grand matin se rendirent aux arènes. Ayant aperçu dans la galerie un groupe d'ouvriers et de paysans, ils s'y rendirent et ne furent pas peu étonnés d'y voir Barbachet qui pérorait avec sa tranquillité ordinaire. Au moment où ils arrivèrent, il finissait un récit en ces termes :

— Je le dis et je le soutiens, on se battit pendant trois jours sur le dos de cette baleine; il y avait trois mille hommes de chaque côté, avec vingt pièces de canon. Le combat fut terrible; et la victoire allait se décider pour nous, quand la baleine s'étant enfoncée nous disparû-

mes tous : je nageai pendant trois jours ; et j'abordai dans l'Inde, là où y a des cannes à sucre et des citronniers tant et tant que lorsqu'il fait un orage les fossés sont pleins de limonade.

Au récit de ces merveilles, l'ébahissement des paysans était au comble. Joseph, ayant abordé Barbachet, lui dit :

— Comment osez-vous paraître ici ! le matador est furieux, et il ne parle pas moins que de vous mettre son couteau dans le ventre.

— Mon cher ami, dit Barbachet, vous êtes un imbécile de croire des choses comme ça ; si le matador me regardait seulement de côté je lui tordrais le cou comme je le fis à un brigand de la Calabre, un jour qu'il eut l'imprudence de me demander la bourse ou la vie. Je vais vous conter ça.

L'auditoire devenait plus attentif lorsque les trompettes et une musique guerrière annoncèrent l'arrivée des picadors, des banderillas, des chachillos, de tous ceux qui combattent le taureau ou s'exercent, et enfin du matador lui-même qui est chargé de le tuer.

Ils portaient tous la culotte courte, le bas de soie et les souliers à rosettes de couleur, la veste brodée et la ceinture rouge. Le matador

était plus magnifiquement vêtu que les autres. Ils firent le tour de l'arène, et le matador marchait d'un air de triomphe. Levant fièrement sa tête couverte d'une résille en filet d'argent, il avait l'air d'un empereur; et rien ne semblait pouvoir troubler la satisfaction qu'il éprouvait de lui-même, lorsque passant devant la galerie où était Barbachet celui-ci cria :

— Hé! l'ami, l'ami... Dieu vous bénisse! et il lui presenta de loin sa tabatière. Le matador devint aussi rouge que sa ceinture; mais il lui fallut renfoncer sa colère et il se contenta de jeter un regard à Barbachet qui lui promettait une cruelle vengeance : mais on ne fait pas taire pour si peu un barbier gascon. Et il s'écria :

— Voyez comme ça lui a éclairci les yeux!

Le son d'une trompette annonça le taureau; on ouvrit la porte de l'écurie, derrière les battants de laquelle se cachèrent ceux qui étaient chargés de ce soin, et en trois bonds le taureau si tranquille la veille s'élança au milieu de l'arène. C'est que, pour le rendre furieux, les picadors lui avaient fait, un moment auparavant, de petites blessures où ils avaient glissé du tabac qui tourmentait l'animal d'une cuisson hor-

rible. Quelqu'un ayant expliqué cela à Barbachet, il s'écria :

— Ah, scélérat ! il m'a volé mon idée.

Et comme on lui fit observer que c'était une chose habituelle, il ajouta en s'adressant au grand Landais qui lui expliquait cela :

— Eh bien ! le peuple espagnol n'est pas si bête que vous en avez l'air.

Le Landais n'y comprend pas un mot. Alors commença le combat ; d'abord les chachillos et les banderillas l'agacèrent en agitant devant lui leurs écharpes rouges, puis, quand il commença à s'animer, ils lui lancèrent de petites flèches à pointes recourbées qui s'accrochaient à sa peau ; ces petites flèches étaient garnies de papiers de couleur frisés et qui faisaient un bruit singulier en frappant sur les flancs du noble animal : il s'élançait pour fuir ces piques et ce bruit, mais il emportait avec lui tous ces panaches de papier qui l'épouvantaient. Les banderillas acharnés à sa poursuite l'accablaient de flèches, et bientôt il courut dans l'arène comme un faisceau énorme de rubans de toutes couleurs qui volaient et bruissaient ensemble. Bientôt la rage fit place à la peur, et alors il s'arrêta ; puis choisissant de l'œil un ennemi parmi tous ceux

qui l'entouraient, il s'élança droit sur lui; mais avant qu'il fût arrivé, dix écharpes lui avaient été jetées devant les yeux et l'avaient détourné; ou bien lorsqu'il dédaignait ces nouvelles attaques, le banderillo l'attendait, et, au moment où il semblait près d'être enlevé sur les cornes de l'animal, il se jetait légèrement de côté. Le taureau, lancé comme une balle, dépassait le but, et sentait une nouvelle flèche s'attacher à son flanc. Cet exercice dura assez pour que le taureau fatigué se montrât insensible à toutes les attaques qu'on lui faisait : il allait d'un pas lent dans l'arène, la blanchissant de son écume et la rougissant de son sang. Alors on employa le dernier moyen d'exciter sa fureur; de nouvelles flèches lui furent lancées; mais au bout de ces flèches il y avait, au lieu de panaches de papiers, des pièces d'artifice enflammées qui partaient de tous côtés. A cette nouvelle attaque, le taureau sembla se ranimer; mais bientôt couvert de ces traits enflammés qui éclataient avec bruit, il reprit toute sa rage; les papiers des premières flèches s'enflammèrent, et le taureau parcourut l'arène comme un tourbillon de feu et de fumée : à peine si on le voyait à travers les flammes qui l'envelop-

paient ; il bondissait à une hauteur extraordinaire, en poussant des mugissements épouvantables : c'était un délire de rage qui tenait les spectateurs dans un effroi indicible. Tout à coup, à un signal donné, tous les combattants de l'arène disparaissent, et le matador s'élance seul, armé de son court coutelas ; le taureau était à une extrémité de l'arène, et le matador à l'autre. L'incendie des flèches s'éteignait ; mais les atroces brûlures qui avaient rongé la peau du misérable taureau lui donnaient une force de fureur inouïe. Il s'arrête, regarde, et ne voit qu'un ennemi devant lui ; il jette un mugissement où il y avait presque une impression de joie, et se précipite sur le matador : celui-ci se pose avec grâce, le couteau à la hauteur de l'œil, la main gauche appuyée sur la hanche ; tout le monde se taisait d'épouvante. Rapide comme un boulet, le taureau traverse l'arène, arrive sur le matador, baisse la tête et tombe frappé au cou d'une blessure large, profonde, mortelle, qui avait tranché la vie comme un fil coupé. Jamais anéantissement ne fut si rapide ; il n'y eut ni efforts pour se relever, ni râlements : le taureau tomba, et tomba mort. Les cris d'admiration, les ap-

plaudissements les plus fanatiques récompensèrent le matador de son courage et de son adresse. Il prit fantaisie à Antoine de voir quelle figure faisait Barbachet. Celui-ci savourait tranquillement une prise de tabac.

— Eh bien, monsieur! que dites-vous de cela?

— Sandieu! j'ai eu peur un moment que ce taureau ne me tuât mon homme.

On mit le taureau sur une claie, et deux mules le promenèrent dans l'arène. Le matador qui le suivait regarda Barbachet d'un œil de triomphe et de menace, et lui montra le taureau du doigt.

— Connu, connu, mon cher, dit Barbachet, nous l'avions farci de tabac pour l'exciter et l'abattre: j'en fais toujours autant pour les animaux qu e je veux tuer.

Le matador rugissait de colère au milieu de sa joie. Enfin le spectacle cessa, et, après qu'on eut promené le taureau par la ville, chacun rentra chez soi, et les Espagnols en leur auberge. Ils y trouvèrent Barbachet qui, le dos à la cheminée, se curait les dents avec une allumette en attendant le dîner. Le matador s'élança vers Barbachet en lui criant :

— A nous deux maintenant !

— A quelle arme ? dit tranquillement Barbachet ; est-ce au poing, à l'épée, au pistolet, au sable ou au tabac ?

Le matador le regarda d'un air étonné, et lui dit : Est-ce que vous êtes digne de vous battre à l'épée ?

— Ah ! dit Barbachet, c'est à l'épée ? bien, à l'épée, soit.

Puis il tira un carnet de sa poche, et ajouta froidement :

— Vous serez le cinquante-quatrième.

Il feuilleta son carnet, et dit :

— Ce n'est pas ça ; ceux-ci sont ceux que j'ai expédiés au sabre ; il y en a cinquante-neuf.

Il tourna encore deux feuillets.

— Ce n'est point encore ça ; ceux-ci sont ceux que j'ai tués au pistolet ; il y en a trente-trois. Ah ! voici ; voyez le titre : Liste de ceux que j'ai tués à l'épée. Je ne vous trompe pas, voilà le numéro cinquante-trois ; vous aurez le numéro cinquante-quatre. Vous devriez le mettre à la loterie, ça vous porterait bonheur, et, mon cher, quand on n'est pas riche...

— Avez-vous bientôt fini ? s'écria le matador furieux.

1451, sous le règne de Charles VII, que le brave Dunois la conquit à tout jamais à la France.

Si la place d'Aquitaine nous a donné lieu à une si longue digression, nous pourrions rendre la promenade de nos lecteurs plus longue qu'ils ne voudraient; mais nous ne les arrêterons qu'aux endroits vraiments intéressants. Ainsi, en continuant notre route, nous laisserons de côté l'hôpital des Incurables, et nous arriverons au nouvel Hôtel-de-Ville. Il est situé à côté de l'ancien Hôtel-de-Ville, et n'offre rien de remarquable. Il reste de l'ancien une tour nommée la tour de l'Horloge, qui a long-temps passé pour une merveille. La cloche de cette tour pèse 15,500 livres et a six pieds de hauteur sur dix-sept de circonférence.

Cette partie de la ville de Bordeaux, comme tout ce qui est d'une ancienneté un peu reculée, est un amas de rues tortueuses et malsaines; mais du moment qu'on arrive à la ville neuve on se trouve dans une des plus belles cités de la France, et Paris avec tout son luxe de monuments n'a pas un quartier aussi complétement beau que celui où se trouvent réunis la place Royale, la bourse, la douane, la place

de la Comédie, le grand-théâtre, les allées de Tourny, etc. Si l'on ajoute à cela l'immense mouvement du quai qui borde la place Royale, ces innombrables matelots et portefaix qui chargent et déchargent des marchandises du monde entier ; ces navires qui entrent dans le port et en sortent majestueusement, ces mille canots qui courent sur la rivière, et au bout de tout cela le pont qui franchit la Garonne sur 17 arches et se développe sur une longueur d'un demi-quart de lieue, on comprendra qu'on a vu un des plus beaux aspects qu'on puisse imaginer. Ce fut le dernier siècle, c'est-à-dire le dix-huitième, qui valut à Bordeaux la plupart de ses embellissements. La place Royale fut construite en 1733. Bordeaux, en élevant une statue à M. de Tourny, n'a fait qu'acquitter une dette de reconnaissance. C'est à lui qu'on doit le plan de ce magnifique quartier dont nous venons de parler ; l'alignement et la plantation de ces superbes promenades qui portent son nom, sous celui d'allées de Tourny, boulevart de Tourny. Si le grand-théâtre fut achevé sous le gouvernement de M. de Richelieu, c'est parce que le temps manqua à son prédécesseur pour mener à fin toutes ces entreprises.

— Depuis aujourd'hui.

L'un des inconnus se pencha vers son camarade et lui dit tout bas :

— C'est comme un fait exprès.

— Ainsi, reprit l'autre, vous n'avez d'engagement avec aucun maître, et vous pourriez disposer de quelques jours en faveur d'un bourgeois ?

— Bien certainement.

— Eh bien, suivez-nous.

— Où ça ?

— Dans une maison où vous serez bien logés, bien nourris, bien chauffés, et où vous trouverez tout ce qu'il faut pour travailler.

— Et notre domicile donc ? dit Antoine.

— Nous enverrons dire qu'on ne vous y attende pas de huit jours.

— Mais on ne fait pas un marché comme ça sur le pavé, dit Joseph, et à minuit encore !

— C'est à prendre ou à laisser. Huit jours, à deux louis par jour. Vous allez monter avec nous en voiture, et vous ne saurez pas où l'on vous conduira.

— Merci ! dit Joseph, quelque guet-apens, ou peut-être quelque scélératesse, qui sait ? Merci, bonsoir.

— Qui sait? dit tout bas Antoine en attirant Joseph de son côté, ils ont l'air de gens comme il faut. C'est peut-être une bonne affaire.

— Il n'y a pas de bonne affaire quand elle ne se fait pas en plein jour. Je n'y vais pas.

— Eh bien, si tu as peur, j'irai, moi.

— Tout seul ?

— Tout seul.

— Sans moi, Antoine? sans moi?

— Dame !..... puisque tu ne veux pas venir.

— Eh bien, soit! dit Joseph; j'ai une idée : j'irai aussi... Viens.

— Eh bien! dit un des inconnus, êtes-vous décidés ?

— Décidés.

Ils frappèrent à la maison d'où ils venaient de sortir. Une voiture était prête dans la cour.

— Est-ce fait? dit quelqu'un comme ils entraient.

— C'est fait.

— Partons ; il est bientôt une heure.

— Allons, en voiture, messieurs, dit l'inconnu aux ouvriers.

Ils les firent monter dans une berline; mais ils ne furent pas plutôt assis qu'on ferma la

portière sur eux, et que la voiture partit au grand galop.

CHAPITRE VIII.

FORTUNE ET CONCLUSION.

.... Depuis une heure, nos deux compagnons enfermés dans la voiture comme dans une prison, face à face avec les personnages muets qui les avaient embauchés, roulaient sans avoir pu rompre une seule fois le silence. Joseph, fatigué de sa journée et des réflexions sans fin qu'il faisait sur sa nouvelle condition, s'endormit d'un profond sommeil, se confiant d'ailleurs en sa force en cas d'attaque ou d'accident. Antoine qui ne se sentait pas si vigoureux, et à qui surtout la conscience reprochait d'avoir entraîné son camarade dans cette voie hasardeuse, était loin d'être aussi tranquille. Il fermait bien les yeux, mais mille inquiétudes lui travaillaient l'esprit.

La voiture, qui jusqu'alors avait toujours roulé

sur des pavés, prit un chemin de terre, et l'on n'entendit plus qu'un bourdonnement sourd et égal, au lieu du bruit étourdissant et saccadé du fer cahoté sur la pierre.

Les deux personnages profitèrent de ce silence, et du sommeil de leur recrue, pour échanger quelques mots ensemble.

—A trois heures nous serons certainement arrivés et, si Jacques est à son poste, il ne sera pas nécessaire d'arrêter la voiture.

Antoine fit un léger mouvement.

— Il y sera, dit l'autre : et d'ailleurs il entendra la voiture, et aura bien le temps de se tenir prêt.

Antoine fit encore un mouvement.

— Quelle nuit noire ! le hasard ne pouvait pas mieux nous seconder.

— Jusqu'ici tout va bien, mais la suite.....

Et le silence ne fut plus interrompu.

Antoine poussa un profond soupir, car depuis long-temps il ne respirait pas à son aise. Il se rapprocha de Joseph, se mit à remuer de manière à le toucher sans avoir l'air de chercher à l'éveiller : le sommeil de Joseph ajoutait encore à son inquiétude. Si Jacques est à son

poste, pensait-il, que mon camarade et moi soyons aussi solides au nôtre.

Mais Joseph restait toujours insensible, lorsqu'un coup de sifflet parti de la voiture fit se dresser nos deux jeunes gens d'un seul bond.

— De quoi? reprit Joseph, qui avait presque tout oublié dans son sommeil, où sommes-nous? que voulez-vous?

— Un instant encore, mes amis, dit l'un des deux messieurs, et vous allez savoir ce que nous vous voulons.

— Au fait, reprit Joseph, qu'est-ce que tout cela veut dire? j'aime à voir clair dans mon ouvrage.

— C'est vrai, dit Antoine qui se sentait fort de la force de son camarade, pourquoi ne pas s'expliquer tout de suite?

— Si c'est le coup de sifflet que vous venez d'entendre qui vous effraie, reprit le monsieur, je puis vous dire que c'est le cocher qui prévient le concierge de la maison de son arrivée, afin que celui-ci tienne la porte ouverte. Du reste, nous voici au terme de notre voyage.

En effet, la voiture s'arrêta devant une espèce de perron; et l'on descendit pour entrer dans une salle éclairée par une petite lampe.

— Mes amis, si vous avez besoin de prendre quelque nourriture, leur dit-on, vous n'avez qu'à demander, et l'on vous servira : sinon l'on va vous conduire à la chambre où vous devez coucher pendant le temps que nous passerons ensemble. Demain matin, nous viendrons vous expliquer le travail que vous aurez à faire.

A peine Joseph et Antoine furent-ils installés dans cette chambre, où l'on avait préparé deux lits pour eux, qu'ils s'assirent en face l'un de l'autre et se regardèrent en silence.

— Jusqu'à présent, dit enfin Joseph, je ne vois qu'une chose, c'est qu'il y a de l'argent à gagner ici : seulement si l'ouvrage ne me plaît pas, bonsoir, et je file ; si nous avons affaire à des fripons, tant pis pour eux, car je les dénonce : s'ils veulent y mettre de la méchanceté, qu'ils y prennent garde, car je les cogne. Mon parti est pris, à bon chat bon rat, couchons-nous et dormons tranquilles.

— C'est ça, dit Antoine avec enthousiasme, fermons la porte, couchons-nous et qu'ils y viennent !

Le lendemain matin, un domestique vint les éveiller et les prier de descendre à l'atelier.

— Un atelier, s'écria Joseph en regardant à travers les fenêtres le jardin à grandes allées sablées qui entourait la maison, un atelier ici! Un atelier de rentiers, de gens qui travaillent à ne rien faire, c'est possible : mais un atelier de serruriers, voilà ce qui est curieux à voir.

Ils suivirent celui qui les avait invités à descendre et qui les conduisit au fond d'une cour, où il y avait une forge avec tous les outils nécessaires à nos serruriers-mécaniciens.

Les deux hommes qui les avaient embauchés ne tardèrent pas à arriver, et les inquiétudes de la veille furent bientôt calmées ; il s'agissait en effet de forger et de façonner des morceaux de fer suivant les dessins qu'on leur montra.

— Si dans huit jours, leur dit un des inconnus, tout votre travail est achevé, nous vous récompenserons de votre habileté : si ensuite ce que nous voulons faire réussit, nous vous récompenserons encore en raison de notre succès. Sachez seulement que tout dépend de la manière exacte dont vous suivrez le dessin que vous avez sous les yeux.

— Si ce n'est que ça, dit entre ses dents Joseph à Antoine, il ne fallait pas tant de mystère.

— Je comprends, dit Antoine, c'est quelque invention de mécanique dont ils veulent avoir le secret tout seuls.

— Qu'ils le gardent, leur secret !

Et tous deux, restés seuls, commencèrent à travailler. Rien ne manquait dans l'atelier et cependant tout semblait neuf, depuis le plus petit outil jusqu'au soufflet de la forge. Le charbon était tout préparé dans l'âtre ; mais, par le plâtre de la cheminée, l'on voyait qu'il n'avait jamais été allumé.

La première journée, ils ne reçurent de visite de leurs nouveaux bourgeois que sur le soir ; encore n'étaient-ils venus que pour s'assurer si rien ne leur manquait pour travailler.

Mais le lendemain et les autres jours, les visites furent plus souvent réitérées. Ces messieurs venaient examiner chacune des pièces à mesure qu'elles étaient achevées, et paraissaient très-contents de l'exactitude avec laquelle nos deux ouvriers suivaient les instructions données.

Ils travaillaient du reste de tout leur cœur. La récompense qu'on leur avait promise, la bonne nourriture qu'on leur donnait, les égards dont ils étaient entourés et les manières ami-

cales avec lesquelles leurs maîtres les encourageaient, leur faisaient un devoir d'employer toutes leurs forces et toute leur habileté.

Joseph, surtout, les manches de sa chemise retroussées jusqu'à ses épaules, semblait vouloir donner un exercice salutaire aux muscles de ses bras : comme l'on dit dans les ateliers, il abattait de l'ouvrage. C'était lui qui tenait la forge, qui travaillait au feu et donnait au fer brut sa première forme. A lui tout seul, il faisait presque le travail de deux hommes ; d'une main il tenait sa barre rougie sur l'enclume, de l'autre il la frappait à coups redoublés de son lourd marteau. Antoine moins vigoureux, mais plus adroit ouvrier, donnait avec sa lime la dernière façon ; il n'approchait de la forge que lorsqu'une pièce exigeait par sa délicatesse ses soins et son talent.

Le bon Joseph n'était pas jaloux de la place réservée à son jeune camarade ; il s'était avoué depuis long-temps son infériorité, et semblait vouloir regagner par sa force et son courage le talent qu'il ne pouvait pas avoir. Il était même quelquefois orgueilleux de ses propres efforts ; et lorsqu'il voyait Antoine, arrêté devant le dessin, occupé à l'examiner avec soin et souvent

plongé dans des réflexions contemplatives devant son ouvrage, il lui criait :

— Oh, eh, gaillard! est-ce que tu te fatigues? Est-ce que tu vas renoncer?

— Eh non! répondait Antoine, je cherche quelque chose qui m'embarrasse, qui m'étonne....

Joseph aussitôt, craignant d'être appelé à produire ses lumières pour retirer son camarade d'embarras, reprenait son ouvrage en donnant un autre tour à la conversation :

— C'est que, vois-tu, camarade, avec des maîtres comme les nôtres on n'a pas le droit de s'arrêter ; si je pouvais, je ne prendrais pas le temps de manger : quand je pense que d'ordinaire on sue tout un jour pour gagner deux pauvres pièces de vingt sous, ce n'est pas facile de vouloir gagner en conscience deux pièces de vingt francs.

— Tu as raison, Joseph, mais c'est ce drôle de dessin qui me taquine : voilà deux bouts de fer qui ne veulent pas m'entrer dans la tête.

— Tiens, c'te bêtise, pourquoi les y faire entrer? et puis d'ailleurs de quoi te tourmentes-tu? Est-ce que nos bourgeois ne nous ont pas dit qu'ils étaient contents?

— C'est vrai, dit Antoine en soupirant; et il se remit à travailler.

Le septième jour, presque toutes les pièces commandées étaient achevées; il était cinq heures du soir, et Antoine n'avait pas encore pris un seul repas. Il avait laissé Joseph aller seul à la cuisine, et lui était resté à l'atelier. Le matin d'abord il s'était levé soucieux : il n'avait pas dit un seul mot à son camarade; pendant toute la journée il avait paru très-préoccupé, mais cependant de temps en temps il chantonnait entre ses dents. Le soir il était radieux.

Ah, enfin! lui cria Joseph en l'entendant entonner une chanson qui commençait par ces mots : *La victoire est à nous!* — Je croyais l'oiseau malade et le voilà qui chante.

— Oui, enfin, enfin, répéta Antoine triomphant.

— Sais-tu que tu m'as inquiété toute la journée, mon pauvre ami? reprit Joseph; mais je ne voulais pas t'interroger de peur d'être obligé de te plaindre, et je sais par expérience qu'il n'y a rien qui rende un homme malade comme de le plaindre. Au reste voilà que tu chantes, et ça me tranquillise.

— Oui; et je chante victoire, mon vieux Joseph.

— Et de quoi, parce que nous aurons fini ce soir?

— Oui, parce que nous aurons fini, reprit Antoine.

— Mais, moi, c'est justement cela qui me désole; et demain, Antoine, tu n'y penses donc pas, il faudra retourner aux quarante sous par jour, et ne pas faire les difficiles, encore!

— Oh! mais, c'est vrai, ma foi, je n'y pensais guère.

A cet instant, les deux associés entrèrent et furent émerveillés en voyant le travail presque entièrement achevé.

— C'est bien, mes amis, dit l'un des deux, vous êtes de braves ouvriers. Quand nous vous donnions huit jours pour exécuter nos dessins, nous croyions sincèrement tant de travail impossible en si peu de temps. Vous avez dépassé nos espérances, et vous en serez récompensés. Demain, d'abord, avant de nous séparer, nous dînerons tous en famille.

Le soir, à la nuit tombante, nos deux compagnons n'avaient qu'à mettre tout en ordre dans l'atelier.

Le lendemain, dès le matin, ils se firent beaux, c'est-à-dire qu'ils se changèrent du noir au blanc, et se promenèrent jusqu'au dîner dans les belles allées du parc. C'était la première fois qu'on les laissait visiter cette riche propriété. On leur recommanda seulement de ne pas trop s'éloigner de la maison, parce que d'un moment à l'autre on pouvait avoir besoin d'eux et les appeler ; ils n'eurent garde de désobéir, car ils avaient trop peur de se perdre : il y avait tant de détours, tant de ronds-points d'où partaient des allées en tous sens, que l'une faisait oublier l'autre, et qu'une fois le toit de la maison perdu de vue il fallait chercher sa route au hasard.

— Dis donc, Antoine, répétait souvent Joseph, sais-tu qu'il n'y a pas beaucoup de maîtres-serruriers de l'espèce de nos bourgeois! On ne fait pas un métier aussi noir quand on a des mains aussi blanches; des mains comme les nôtres, ça effaroucherait les fleurs.

— Cela m'irait-il bien, un état comme celui-là ! disait Antoine; un état où l'on ne s'occupe qu'à dépenser de l'argent, à bien dîner, à bien s'amuser.

— Et à faire du bien à sa pauvre mère, à lui

donner de beaux habits et à la faire bien riche et bien heureuse, reprit Joseph.

— A commander à beaucoup de domestiques....

— A marier sa bonne petite sœur avec un huppé; un mari qui lui donnerait de belles robes et qui la mènerait aux premières à la comédie.

— Et puis, dit Antoine, quand on est comme nos bourgeois, on a sa place gardée quand Franconi passe et donne spectacle.

— Oh! c'est fameux, Franconi : connu! je l'ai vu une fois.

— Et moi j'ai voulu le voir, mais je n'ai pas pu. Un grand m'a repoussé au moment où je voulais m'introduire à la queue.

— Moi, reprit Joseph, je me suis dit que je voulais entrer et je suis entré.

— Dis donc, un domestique m'a assuré qu'il était arrivé hier à Bordeaux, dit aussitôt Antoine; il faut y aller demain, Joseph.

— Ça me va, et je te réponds que nous entrerons.

Ils approchaient de la maison, quand ils entendirent sonner la cloche du dîner. Une jolie petite fille qui était dans le jardin, occupée à

faire un bouquet, remarqua l'embarras où ils étaient pour entrer, et vint les engager à la suivre dans la salle à manger.

— Hum! dit Joseph en frappant de son coude Antoine et en montrant la jeune fille, si j'avais une petite sœur comme celle-là!

— Tu aurais un père soigné, camarade.

— Et une mère qui se ressentirait de la chose, reprit Joseph.

Ils entrèrent dans la salle à manger, en se perdant le plus possible derrière les autres. Joseph ne payait pas là comme au restaurant, et il ne se sentait pas fort de l'autorité de sa bourse bien garnie; mais aussi, s'il n'avait pas le même ton impérieux que chez le restaurateur, il n'était pas non plus toisé par les regards impertinents des garçons et des domestiques. On usait au contraire envers eux de cet air d'aménité que les gens de bon ton savent si bien prendre pour parler à un subalterne et le mettre à son aise. Jusqu'au moment du dessert, tout le monde resta presque silencieux; il n'y eut que quelques mots d'échangés entre la dame de la maison et la jeune demoiselle, qui faisait des agaceries à son frère.

— Eh bien, mes amis, dit enfin un des

deux associés et qui paraissait le mari de la jeune dame et le père de l'enfant, eh bien! vous ne parlez pas, vous êtes silencieux comme des trappistes au réfectoire : voyons, dites-nous cela, qu'allez-vous faire en nous quittant? allez-vous vous établir pour long-temps à Bordeaux, ou bien continuer votre route? avez-vous quelque plan de plaisir arrêté?

— Dame, monsieur, dit Joseph, nous aurions bien le désir de revoir notre famille; mais auparavant il nous faut faire un petit séjour à Bordeaux et ajouter encore, s'il est possible, à nos économies, afin de rapporter quelque argent au pays. Nous vous devons, mes bourgeois, d'avoir abrégé de beaucoup le temps que nous étions obligés de passer loin de nos parents, car vous nous avez payés très-largement; et si vous êtes aussi satisfaits de notre ouvrage que nous le sommes de votre récompense, nous pouvons nous réjouir et boire à nos santés.

Joseph s'était échauffé en faisant ses phrases; il était content de lui et tendit son verre plein avec un aplomb qui l'eût certes très-embarrassé si les voisins n'avaient pas répondu à son appel.

— Oui, mes amis, à nos santés, et je bois à la vôtre d'abord, reprit le bourgeois : car, il faut le dire, la Providence nous a protégés en vous envoyant à nous; nous aurions pu, en effet, rencontrer des ouvriers bien moins habiles que vous et qui n'auraient jamais pu arriver au temps prescrit. Nous sommes le 25 du mois, et le 30 l'ouvrage non terminé eût été inutile ; et l'affaire était bien grave, dit-il en regardant son associé et sa famille.

— Oh! oui, dit la jeune dame en poussant un soupir, nous devons être bien reconnaissants de vos efforts, mes bons amis.

— En faisant ce que nous pouvions, nous avons rempli notre devoir, reprit Joseph.

— Que Dieu ajoute à votre récompense! répondit la jeune dame.

— Et qu'il fasse que toutes vos espérances soient comblées! ajouta encore Joseph.

— C'est égal, dit à son tour Antoine qui jusqu'alors avait toujours gardé le silence, c'est égal, il y a une chose que je ne comprends pas bien encore, c'est la manière dont nous avons été embauchés et amenés ici pour travailler.

— C'est encore la manière dont vous retournerez à Bordeaux, répondit l'associé : cela

ne peut vous porter aucun préjudice, et cela nous est nécessaire.

— En ce cas, reprit Antoine, je vous garantis que, si nous partons de nuit, je dormirai un peu plus ce voyage-ci que l'autre; car, foi de serrurier, en venant je n'étais pas tranquille. Je faisais semblant de dormir, mais pas si bête, je ne dormais pas, et quand vous avez dit que Jacques était à son poste et que vous avez parlé d'arrêter la voiture j'entendais bien : et, franchement, j'aurais mieux aimé dormir tout à fait, mais être autre part.

— Le fait est, dit Joseph, que vous avez mis bien des mystères pour nous amener à faire un ouvrage qui n'était réellement pas extraordinaire.

— Pour vous, mes amis, je le comprends, dit l'associé, mais il fallait que cela fût ainsi.

— Ne vous plaignez pas, mes enfants, continua le maître de la maison, — demain vous serez à Bordeaux, vous pourrez raconter votre histoire à tout le monde; personne ne vous en voudra et vous n'aurez pas manqué à votre parole. Si, au contraire, nous avions agi avec vous comme vous l'exigiez, si je vous avais dit mon nom, ma demeure, le travail

que nous voulions vous faire exécuter, nous aurions été réduits à vous imposer l'obligation par serment de garder le secret le plus rigoureux : un secret dont vous n'auriez jamais assez senti l'importance, un secret que vous n'auriez pu que nous jurer de garder, vous que nous ne connaissions pas. Encore une fois, ne vous plaignez pas de notre conduite envers vous : demain vous serez libres et vous aurez la conscience toujours légère. Arrivés à Bordeaux, votre devoir finira là où il aurait commencé ; vous direz tout, et durant le temps que ceux qui seront curieux de savoir où l'on vous a fait fabriquer des morceaux de fer, mettront a découvrir notre demeure, tout sera dévoilé au grand jour.

— Et notre fortune nous sera conservée, — dit la jeune dame en baissant la voix.

— Ah ! je comprends, enfin, dit Antoine, — mais si demain, — continua-t-il en clignant de l'œil et en ralentissant ses paroles, — si demain, arrivés à Bordeaux, j'expliquais comment les morceaux de fer emmanchés les uns dans les autres..... adaptés les uns aux autres..... appliqués les uns sur les autres, font une mac hine qui.........

A cette dernière syllabe, il s'arrêta ; le pauvre garçon ne s'attendait guère à l'effet qu'allaient produire ses paroles : le visage des deux associés devenu subitement pâle, leurs yeux fixes et braqués sur lui, barrèrent ses paroles dans sa gorge. La jeune femme, la jeune fille regardèrent les deux associés avec anxiété. La foudre venait de tomber dans cette famille.

— Malédiction, — dit sourdement le maître de la maison ; — il était dit que nous ne pourrions pas réussir.

Et il se fit un grand silence. Nos deux compagnons étaient hébétés de surprise, mais une très-grande souffrance se révélait sur le visage des autres assistants.

— Notre dernière ancre de salut vient de se briser, — continua le pauvre père, — adieu l'espérance, adieu la maison de nos pères.

— Pas encore, — reprit aussitôt l'associé ; et frappant son ami sur l'épaule il lui fit signe de le suivre un moment dans la salle voisine.

L'instant où nos deux compagnons restèrent seuls en présence de la douleur des deux femmes est difficile à décrire. Ce qui se passait en eux ne pouvait pas être un drame bien terrible, leurs intérêts n'étaient pas assez graves

et leur intelligence assez développée pour enfanter et nourrir une grande souffrance : seulement l'aspect de cette pauvre mère qui tenait sur son cœur sa fille qui sanglotait ; sa tristesse profonde et calme, et malgré tout son air de bonté d'ange toujours resté sur son visage, jetaient dans leur âme un trouble, une indécision, un étonnement inexprimables. Joseph était étourdi : son esprit était perdu dans un nuage dont il ne pouvait pas sortir. Il ne voyait plus, il n'entendait plus : une grande chose avait été dite, et il en avait perdu le souvenir; tant son intelligence l'avait peu saisie. Antoine, au contraire, voyait et comprenait; à force d'avoir repassé sa phrase sur ses lèvres, il avait fini par en trouver le sens exact. Il comprenait du moins toute la peine qu'il avait pu causer, s'il n'avait pas encore bien saisi tout l'intérêt qu'il pouvait en tirer. Il s'étonnait qu'avec si peu de mauvais vouloir, il eût jeté tant de désolation dans cette pauvre famille. Il n'avait jamais songé qu'un simple ouvrier comme lui pouvait avoir tant de puissance sur des gens si au-dessus de lui ; et lorsqu'il voyait les yeux remplis de larmes de la mère, ou qu'un sanglot de l'enfant arrivait à son oreille, le re-

mords d'avoir parlé si légèrement, le remords même d'avoir été curieux, venait le saisir au cœur : il maudissait cette cruelle destinée qui le poussait sans cesse à côté du bien. Il pensait à tous les méfaits qu'il avait déjà commis dans le monde, il songeait à Joseph et le revoyait tomber ensanglanté en lui recommandant sa mère; il n'oubliait pas non plus la sienne et repassait dans son souvenir tous les tourments qu'il lui avait causés, et puis il revenait toujours à celle qui pleurait encore devant lui. Oh! qu'il aurait voulu pouvoir se jeter à ses pieds et lui demander pardon de sa faute, mais il étouffait trop pour trouver une parole à dire, il se sentait trop oppressé pour oser le moindre mouvement, il était comme cloué sur sa chaise et ne bougeait pas.

Cependant le silence qui régnait depuis si long-temps sur cette triste scène était trop pénible pour Antoine : le poids qui pesait sur lui devenait au-dessus de ses forces, il allait en sortir d'une manière ou d'une autre, il allait se lever et déserter la table, ou plutôt, ses yeux se remplissant de larmes et son cœur prêt à déborder, il allait demander grâce, lorsque les deux associés rentrèrent et reprirent la place

qu'ils avaient quittée. Ils étaient tristes encore, mais ils n'étaient plus désespérés ; ils revenaient calmes et forts comme des gens qui ont accepté et arrêté un parti définitif. Chacun se réveilla peu à peu de son abattement, la sérénité revint presque sur les visages, et le maître de la maison jetant ses regards sur le pauvre Antoine, qui tenait les siens baissés, lui adressa avec une extrême bonté ces paroles :

— Mon cher ami, lorsque nous vous avons rencontré à minuit sur le pavé de Bordeaux, nous croyions avoir affaire à de pauvres ouvriers sans ouvrage et trop heureux de trouver le travail facile et si bien payé que nous allions leur offrir. Vous nous avez montré par votre découverte une intelligence et un talent qui doivent vous servir et dont vous devez naturellement tirer profit, Vous seul connaissez maintenant notre secret : vous aurez désormais intérêt à le garder, car si vous acceptez ce que nous allons vous proposer votre bien à venir dépendra de notre fortune. Dès demain nous allons mettre notre machine à l'essai, en prendre le brevet ; et dans huit jours nous posséderons dans ces environs un atelier considérable : voulez-vous en être le chef? si vous

vous sentez assez de force et de persévérance pour occuper un emploi semblable, la place est à votre disposition. Sachez dès aujourd'hui que les appointements que vous gagnerez pourront vous faire vivre dans l'aisance vous et votre famille.

A ces mots, ce ne fut plus Antoine qui comprit : à son tour, il était étourdi ; ce fut Joseph qui se leva d'un bond, prit son verre, le vida d'un trait et s'écria :

— En voilà une chance ! comment tu ne te remues pas davantage ! comment tu ne remercies personne ! comment tu ne viens pas m'embrasser ! si tu ne viens pas, attends-moi.

Et il sauta au cou de son camarade en lui disant tout bas et avec un tremblement de plaisir dans la voix :

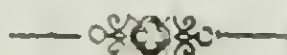
— C'est ta mère, Antoine, c'est ta mère qui va en avoir une fière révolution de gaieté.

— Et la tienne ! — répondit Antoine en se remettant enfin, — car tu connaîtras aussi le secret, toi, car il faut que tu partages ma bonne fortune.

— Et vous la partagerez tous deux, mes enfants ; — dit encore le maître de la maison. A votre âge, on a encore besoin de mettre ses

idées en commun pour prendre conseil l'un de l'autre; et votre amitié vous servira : dans deux mois, d'ailleurs, si notre invention prospère deux chefs d'atelier nous seront indispensables. Ainsi, restez toujours unis et ne nous quittez pas : c'est nous qui vous le demandons avec instance.

Au bout de quelques jours, en effet, la machine, qui par son succès avait dépassé les espérances des inventeurs, fut multipliée de manière à monter de suite un atelier considérable de filature de lin. Les deux amis furent installés à leur poste; et après quelques mois d'investiture, lorsque leur avenir put leur paraître assuré, ils appelèrent près d'eux leurs parents et vécurent dans une aisance qui bientôt sans doute pourra devenir une fortune.



LES FLEURS.

La douce et innocente Thérèse avait passé la plus grande partie du printemps sur son lit de malade. Lorsqu'elle commença à se trouver mieux et à reprendre des forces, elle parla des fleurs et demanda si cette fois elles étaient aussi belles que les autres années. Car elle aimait beaucoup les fleurs et elle ne pouvait aller dehors en cueillir. Alors Erich, son frère, prit une corbeille et dit en secret à sa mère : « Je veux lui apporter les plus belles fleurs des champs, » et il sortit pour la première fois depuis long-temps ; tant que sa sœur avait été si malade, il n'avait pas voulu la quitter. Et à présent il lui semblait que le printemps n'avait jamais eu plus de charmes, car il le voyait avec un cœur religieux et plein d'amour.

L'enfant joyeux courut de tous côtés, et alors les rossignols chantaient, les abeilles faisaient entendre leur doux bourdonnement, les papil-

lons voltigeaient autour de lui, et les fleurs fraîches s'élevaient à ses pieds. Et il s'en allait en chantant et courant d'une colline à l'autre et d'une fleur à l'autre. Son âme était aussi sereine que le ciel bleu déployé sur sa tête, et son regard brillait comme la source d'eau pure qui tombe du rocher.

Enfin sa corbeille était pleine des fleurs les mieux choisies, et une couronne de fraises réunies l'une à l'autre par un brin d'herbe, comme des perles, la décorait. Souriant, il regardait cette jolie corbeille, èt s'assit sur une mousse tendre à l'ombre d'un chêne. De là il contemplait avec joie la contrée épanouie dans tout l'éclat du printemps, et rayonnante de tant de diverses couleurs, et il se plaisait à entendre les modulations des chants du rossignol.

Cependant il était fatigué; et l'air de la campagne et le chant des oiseaux l'endormirent.

Et ainsi il demeura auprès de sa corbeille, image vivante de cette jouissance des sens qu'il avait éprouvée, et de la rapidité avec laquelle elle s'évanouit.

L'enfant dormait paisible, quand tout à coup un orage s'élève au ciel. Silencieux et sombre, le nuage avance et grossit; les éclairs luisent et

la voix du tonnerre résonne toujours de plus près et plus haut ; le vent mugit dans les branches du chêne, et l'enfant effrayé s'éveille. Autour de lui il voit le ciel couvert de nuages menaçants, et aucun rayon de soleil ne brille sur la campagne.

Bientôt un nouveau coup de tonnerre se fit entendre, et le pauvre Erich demeure comme stupéfait de ce changement de choses.

Hommes de la joie, êtes-vous plus sûrs du chemin que vous suivez ?

Déjà les lourdes gouttes de pluie ruisselaient à travers le feuillage du chêne, et alors l'enfant effrayé se hâta de prendre sa corbeille et de s'enfuir ; l'orage planait sur sa tête, la pluie augmentait encore, et le tonnerre grondait d'une manière terrible. Erich sentait l'eau découler sur ses cheveux et sur ses épaules ; il marchait et pouvait à peine trouver son chemin. Tout à coup le vent, devenu plus fort, saisit sa corbeille et disperse à travers champs les fleurs qu'il avait si soigneusement cueillies.

Alors il perdit toute sa résolution, et, s'abandonnant à son chagrin, il jeta aussi par terre sa corbeille, qui à présent était vide.

Fils de la terre, ton découragement et ta

colère sont-ils plus raisonnables lorsqu'un de tes désirs est trompé ou qu'un de tes plans est déjoué ?

Bientôt l'orage s'éloigna et le ciel s'éclaircit de nouveau. Les oiseaux se remirent à leurs chansons, le laboureur à son travail. L'air s'était rafraîchi et purifié, et une douce tranquillité régnait dans la vallée et sur la colline. A travers la campagne, ainsi abreuvée, il y avait plus de vie et de parfum. Tout semblait s'être renouvelé et rajeuni, comme si la nature sortait à l'instant même des mains de son Créateur; et les hommes des champs élevaient avec joie et reconnaissance leurs regards vers ce nuage lointain qui leur avait apporté de nouvelles richesses.

Les orages adoucissent l'air ; du nuage obscur tombe la bénédiction du ciel. C'est ainsi que les souffrances et les luttes intérieures forment les fils de la terre et font germer en eux les meilleurs fruits.

Bientôt ce ciel serein rappela l'enfant dans la campagne. Honteux de sa faiblesse, il retourna avec plus de calme chercher sa corbeille pour la remplir de nouveau. Et alors il se sentit aussi ranimé. Le souffle d'un vent frais, le parfum

de la prairie, le feuillage des arbres, le chant des oiseaux, tout paraissait, après cet orage et cette pluie bienfaisante, être devenu deux fois plus beau. Et le souvenir de son fol et injuste chagrin rendait encore sa joie plus douce et plus modeste. Les joies de la terre ont besoin de changements pour se soutenir et s'ennoblir; preuve de leur essence terrestre.

La petite corbeille était au penchant de la colline; un arbrisseau l'avait retenue et protégée contre la violence du vent. L'enfant regarda avec reconnaissance cet arbuste et reprit sa corbeille. Mais combien ne fut-il pas agréablement surpris, lorsqu'il regarda autour de lui? La vallée brillait comme un ciel plein d'étoiles. La pluie avait fait naître des milliers de fleurs et des milliers de bourgeons, et sur les feuilles les gouttes de rosée reposaient comme des perles. Et Erich se mit à l'œuvre comme une diligente abeille.

Alors le soleil se penchait vers le couchant, et l'enfant tout joyeux, avec sa corbeille pleine, courut à la maison. Son trésor de fleurs et sa couronne de fraises si soigneusement cueillies lui causaient une sorte de ravissement. Les derniers rayons du soleil éclairaient son visage,

quand il entra dans sa demeure ; mais plus brillant encore fut son regard, lorsqu'il vit tout le bonheur qu'il causait à sa sœur chérie.

« N'est-il pas vrai, lui dit alors sa mère, que la joie que nous procurons aux autres est encore la plus belle de toutes ? »

FIN.

TABLE.